TE & ABONNEMENTS
4, rue des Minimes
PARIS

LA REVUE THÉÂTRALE

NOUVELLE SÉRIE
N° 50
Prix net : 1 fr. 50
Etranger : 2 »

Mme VAN DOREN

DANS HÉLÈNE, DU *COUP D'AILE* (IIe ACTE

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : 14, Rue des Minimes

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES. — Henry EYMIEU. — Henry FRANSOIS. — Félix GALIPAUX. — Aline GRENET. — Gustave KAHN. — Ch. BERT. — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Jules MARTIN. — Théodore MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET, etc.

PHOTOGRAPHIES STUDIA-LUX

SOMMAIRE DU NUMÉRO 50

Les Caprices de Marianne	Camille de Sainte-Croix.
Le Coup d'aile	Camille Le Senne.
La Petite Madame Dubois	Théodore Massiac.
Blé de Lune	Edmond Guiraud.
Chronique de Quinzaine	Edouard Gauthier.
Concerts	Cœlio.
Revue des Critiques	Albert Dayrolles.
Nouveau-Théâtre-Social	M. Debar.
Théâtre des Enfants	Henry Klotz.
Gabrielle Krauss.	Eugène Héros.
Le Roi du Livre	Hélène Vacaresco.
Le Théâtre dans le Monde	Nancy-Vernet.
Théâtres à côté	Henry Fransois.
La Revue des Folies-Bergère	G.-F.
Sports	Jean Dyde.
Les Tréteaux de la Mode.	Aline Grenet.

Lion Fleurs

2, Bd de la Madeleine Tél. : 247-25

Fleuriste appréciée de Tout-Paris, pour les Fiançailles, Mariages, Réceptions, Théâtres, Artistes.

Premières à forfait pour les Auteurs

PRIX MODÉRÉS

EXPÉDITIONS EN PROVINCE

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest met en vente, au prix de **0 fr. 40**, dans les bibliothèques des gares de son réseau, un *carnet* sous couverture artistique de *huit cartes postales illustrées*, reproduisant en couleurs, les plus jolies affiches établies pour son service entre *Paris* et *Londres* par Rouen, Dieppe et Newhaven, et contenant en outre la relation de ce voyage avec huit vues en similigravure des principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est envoyé franco à domicile, contre l'envoi de **0 fr. 40** en timbres-poste au Service de la Publicité de la Compagnie, *20, rue de Rome, PARIS.*

L'Influenza, la Grippe, les Migraines, les Névralgies

Ne résistent jamais aux cachets de

NÉVROPYROL

Prix : 2 fr. 50 la boîte. = Envoi franco

Pharmacie Montméat, 36, rue Saint-Roch, PARIS

PEAU BLANCHE, CHEVEUX BLONDS Par l'**OXYGÉNOPOUDRE**

Guérit maux de gorge ; *merveilleux* pour toilette intime ; *recommandé* par les Médecins ; *antiseptique* dentifrice sans égal ; *cicatrise* les plaies. Grands Magasins ou envoyer **4 fr. 40** à LABORATOIRE OXYGÈNE *101, Boulevard Sébastopol*, pour recevoir 4 étuis pour 1 litre chaque.

Émile **BAUDRY** CRISTALLIER fait tous les **Rassortiments de Cristaux** anciens, modernes, pièces montées en métal, bronze, argent et or.

86, Fg St-Denis PARIS *en face la rue Paradis* Tél. 413.04

Mme **DE LA LANDE** Leçons de dessin et de peinture. S'adresser p. correspondance 77, rue des Martyrs. Prix modérés.

Le Mammigène du Dr Polacek est infaillible pour :
1° Développer la poitrine retardée de la jeune fille.
2° Remonter et raffermir la poitrine affaissée par suite de maladie, accouchement, etc.

Son usage étant purement externe, son application ne nuit jamais à la santé. Son efficacité est garantie par le simple fait qu'on procède au remboursement en cas d'insuccès.

Prix du flacon : 25 fr. (mandat poste). — 4, Square Maubeuge, 4, Paris.

PRODUITS ANTISEPTIQUES

AU **PYOLUÈNE**

Savon désodorisant, supprime les rougeurs, dartres, boutons, etc.
Dentifrice, blanchit les dents, raffermit les gencives et purifie l'haleine.

L. PIOT & Cie, 7, rue d'Argenteuil, PARIS

Les Perles Électriques

WEISSMANN

INVENTION NOUVELLE

BREVETÉE EN TOUS PAYS

Appareils d'éclairage par l'électricité, de grande décoration et de tous styles, sans douilles ni culots. — Frises, guirlandes et appliques. — Décoration de Glaces, Lustres, Plafonniers, etc.

Modèles exclusifs et essentiellement nouveaux.

Transformations de Lustres

LOCATIONS pour BALS et SOIRÉES

37, Rue Taitbout, PARIS

Médaille d'Or, Saint-Louis.
Grand Prix et Diplôme d'Honneur, Liège.
Grand Prix de l'A. C. F. (Salon de l'Automobile 1904, Stand Hotchkiss).

Nombreuses références *Téléphone 123-13*

La **Crème L. BERNHARD** éclaircit le teint, donne une fraîcheur naturelle, efface les rides prématurées et conserve la jeunesse.

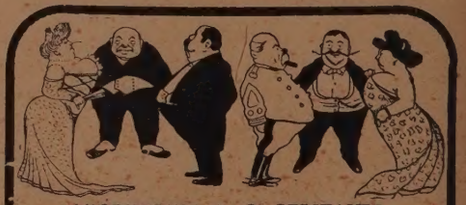
A tout lecteur achetant un pot, il sera donné un *Échantillon gratuit à titre d'essai*; si l'essai ne donne aucun résultat, on remboursera le prix.

CRÈME INFAILLIBLE

L. BERNHARD 10, Rue des Pyramide PARIS

Grand Pot : 6 fr. — Petit Pot : 3 fr.

Contre mandat ou remboursement



L'**IODHYRINE** du Dr DESCHAMPS est le spécifique par excellence de

L'OBÉSITÉ

produit sérieux, donnant des **résultats immédiats**, sans action nocive sur le cœur, l'estomac et les autres organes. — Ne provoque pas d'éruptions — Absolument inoffensif. — Dissout simplement les tissus graisseux sans laisser de rides.

La boîte de 60 cachets pilulaires (traitement complet) **10 fr.** franco contre mandat adressé à **M. LALEUF**, pharmacien-chimiste-dé 1re classe, 3, avenue Dauphine, Orleans (Loiret). — *Renseignements sur demande.*

5e Année. — Nouvelle Série. — N° 50. Janvier 1906. — 11.

La Revue Théâtrale

T. M.

Bimensuelle

L. GEISLER, *Directeur-Administrateur.*

ABONNEMENTS :
Un an : Paris..... 36 fr.
— Départements..... 36 fr.
— Etranger..... 48 fr.

LE NUMÉRO :
France..... 1 fr. 50
Étranger..... 2 fr. »

RÉDACTION
60, Rue de La Rochefoucauld, 60 — PARIS (IXe)
ED. GAUTHIER, *Rédacteur en chef*
G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction*
Photographies STUDIA-LUX

DIRECTION & ADMINISTRATION :
14, Rue des Minimes — PARIS
ARM. GEOFFROY, *Secrétaire*
Pour Abonnements, Vente et Publicité
S'adresser 14, rue des Minimes, PARIS (IIIe)
Téléphone 249-94

COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise des "CAPRICES DE MARIANNE"

C'est à la *Revue des Deux-Mondes* que le public doit, tout d'abord, cette comédie délicieuse ; car elle y fut imprimée en 1838, avant d'être jouée. Musset avait vingt-sept ans. Il lui fallut attendre treize années pour que la venue d'Arsène Houssaye à la Comédie-Française fît entrer les *Caprices de Marianne* dans le répertoire de la Maison (1851). Le poète passait alors la quarantaine. L'année d'avant, il avait été déjà décidé qu'on lui monterait cette pièce délicate et difficile pour Mlle Rachel, très tentée de créer l'insensible et fantasque héroïne. Mais la tragédienne classique, en étudiant le personnage, crut comprendre qu'il était trop léger pour elle et n'osa s'y risquer.

Cette retraite, dont Musset se montra d'ailleurs fort blessé, retarda l'affaire de quinze mois encore — le temps d'apercevoir qu'il y avait à Paris une comédienne souverainement belle, toute jeune, d'une grâce sereine, et formée de tous points pour figurer la grande coquette que l'un des personnage, Octave, définit ainsi : « Une rose du Bengale... », parce qu'elle ne pique pas et ne sent rien. Madeleine Brohan, qui n'avait pas encore vingt ans, fut la parfaite Marianne ; et Musset, qui avait perdu en Rachel une interprète puissante et grave, gagna au change l'interprétation galante et souriante qui convenait mieux.

Le couple risible du tyrannique et soupçonneux Claudio et de son inquiet confident Tibia, fut finement réalisé par Provost, acteur tragi-comique, et par Got, dans tout l'entrain de ses débuts. Delaunay, qui n'était pas encore très avancé dans la carrière, fut un Cœlio juvénile, chaleureux, charmeur.

Le rôle d'Octave, qui devait, trois ans plus tard, trouver en Bressant toutes les qualités de haute allure, de séduction et d'élégante ironie qu'il

D'après un dessin de Bida.

Octave. — ... Vous n'aimez point Claudio.
Marianne. — M. Tibia, vous pouvez le lui dire.
Les Caprices de Marianne. — Acte Ier, Scène V.

Cl. A.-Ernest Moreau. « *Les Caprices de Marianne.* »

M. Raphaël Duflos (Octave). M. Leloir (Claudio). M. Truffier (Tibia).

exigeait, fut d'abord créé par le correct Brindeau, qu'on trouva dur, froid, raide et commun.

La *Revue des Deux-Mondes*, qui eut fréquemment d'heureuses inspirations dans ses publications d'inédit, fut souvent malheureuse et maladroite dans le choix de ses critiques. Il fut de tradition, dans ce périodique, que l'emploi de jugeur dramatique fut tenu par quelque pédant incompréhensif, favorable aux seules banalités, hostile à toutes les audaces comme à toutes les grâces du génie. Le critique d'alors était l'odieux Gustave Planche, adulateur attitré de toutes les coteries de vaudevillistes, commentateur enthousiaste et servile des Scribe et des Bayard. Il insinua des choses perfides sur ce bouquet de fantaisie, d'émotion et de poésie, refusant arbitrairement à Musset le don d'émouvoir et d'intéresser au théâtre. Ce jugement venimeux, colporté de feuilletons en feuilletons par les distributeurs autorisés de toutes calomnies littéraires, fit longtemps autorité dans le public moyen. Il causa la sotte défaveur attachée à l'exquis répertoire du poète et l'empêcha de réaliser, pendant bien des années, les grosses recettes couramment obtenues par ses imitateurs très inférieurs, tels qu'Octave Feuillet, pour n'en citer qu'un.

Depuis, cette opinion s'est peu à peu réformée, et l'on commence à proclamer couramment que de tous les fantaisistes dramatiques français du dix-neuvième siècle, Alfred de Musset demeure le plus fin, le plus ingénieux et le plus profondément humain, en ses sincères hardiesses.

Ce rôle de Marianne, si tentant et si difficile, trouva, il y a trente ans, en la noble et belle Mlle Croizette, une interprète gracieuse et vibrante. De ces deux qualités, la première était la bonne ; mais la seconde contrariait un peu la réalité froide du personnage, tel que l'avait si parfaitement établie Madeleine Brohan.

Mlle Sorel, pour qui vient d'avoir lieu la reprise récente, se rattache davantage par son caractère de beauté et par le style de son jeu à la tradition de la créatrice. Son succès a été une très intéressante suite à sa réussite de Célimène.

Camille de SAINTE-CROIX.

Cl. A.-Ernest Moreau. « *Les Caprices de Marianne.* »

M. Raphaël Duflos (Octave). Mlle Cécile Sorel (Marianne).

Le "Coup d'Aile"

et "L'Employé du Gaz"

AU THÉATRE-ANTOINE

Il n'est pas seulement symbolique le titre du nouveau drame de M. François de Curel, représenté sur la scène du Théâtre-Antoine, devant un public ravi de se sentir en communion esthétique de suprême beauté ; il répond à la réalité la plus tangible ; cette fois encore, comme après les *Fossiles*, après la *Nouvelle Idole*, après tant d'œuvres d'une superbe envolée lyrique, nous avons été emportés par le *Coup d'Aile* dans les régions où l'Art du dramatiste, qui est en même temps un poète et aussi un philosophe, plane au-dessus des formules banales et des intrigues poncives. Les marivaudages quintessenciés, les analyses d'états d'âme d'oisifs débilités ou de bavardes neurasthéniques, les menues complications des flirts mondains, les papotages des garçonnières n'ont rien à voir dans cette admirable tragédie moderniste dont l'auteur évoque les deux grandes formes de l'idéal : l'amour de la patrie et la passion de la gloire.

M. Signoret (Bernard).

C'est du conflit de cette double idéalité qu'est sorti brisé, meurtri, méconnaissable, cadavre parmi les vivants, le héros du *Coup d'aile*. Michel Prinson a été un grand explorateur, une sorte de Pizarre français. Il a conquis d'immenses territoires, il a connu les délices et les délires de la popularité ; un jour, au Trocadéro, il a été l'homme prédestiné, l'élu que tout un peuple acclame. Ce jour-là, il a senti le grand coup d'aile de la gloire, et il lui a semblé, pendant une minute d'exaltation orgueilleuse, que la foule s'abîmait devant lui, au fond d'un gouffre. Mais, de retour là-bas, il a eu un accès de fièvre soudanaise ; il est devenu le plus âpre et le plus sanguinaire des despotes. Villages brûlés, femmes, enfants égorgés, prisonniers farcis de cartouches de dynamite ; envoi d'une seconde expédition à la recherche de la colonne mal famée ; Michel a vu rouge ; un coup de fièvre lui a fait charger les fusils contre ceux qui venaient lui arracher le pouvoir. Ses hommes ont tiré sur le drapeau, le colonel est tombé sous les balles. Mais à leur tour les miliciens de Prinson se sont révoltés (seconde partie du tragique fait-divers Voulet-Chanoine), Michel a été laissé pour mort dans la brousse ; il a survécu cependant, il est revenu en Europe sous le nom de Renaud, qu'il porte depuis dix ans, ne s'étant fait reconnaître que de son frère Bernard.

Ce Bernard est un député de carrière opportuniste. A la Chambre, il a acquis une solide réputation de spécialiste des comptes de la guerre. En somme, et bien qu'il ait une âme assez basse ou du moins rabaissée par l'appétit des satisfactions vulgaires, il a réhabilité le nom qu'avaient flétri les meurtrières fantaisies de Michel et liquidé la succession du bourreau congolais.

Après avoir veillé sur les derniers jours d'une femme que son frère avait laissée dans la plus affreuse détresse, il s'est occupé de sa fille Hélène, que l'explorateur n'avait même pas reconnue. Depuis dix ans, il la fait élever dans un couvent de province où personne ne lui a révélé le secret de sa naissance. Mais voici que Michel, las de se cacher sous un faux nom, maintenant inutile car la prescription est acquise, annonce brusquement son retour. Bernard, inquiet des suites d'une résurrection qui pourrait compromettre sa situation parlementaire, se décide à faire venir dans sa propre famille cette mystérieuse Hélène à l'âme fermée, à l'attitude énigmatique.

Il compte mater son redoutable frère en dirigeant sa fougue sur cette singulière enfant qui a dans le sang toute la fièvre paternelle. La précaution n'est pas superflue, car le prétendu Renaud a beau se promener dans l'existence avec des allures de fantôme, c'est un cadavre fort récalcitrant en qui bouillonne une sève trouble. Justement, il arrive chez son frère, dans la circonscription d'arsenal maritime où Bernard passe en villégiature la période des grandes manœuvres côtières, pendant que le canon gronde, que les torpilleurs évoluent et que les tirailleurs s'égaillent sur la falaise. Pour se faire pardonner ses palabres antimilitaristes,

Mme Van Doren (Hélène).

Clichés Studia-Lux.

M. Mosnier (le colonel Hérouard).

Mme Grumbach (Clotilde).

Bernard a réclamé l'honneur de loger le colonel Hérouard. Celui-ci arrive avec le drapeau que salue la foule enthousiaste, et Michel a beau sortir précipitamment de la maison où il s'est présenté non sans fanfaronnade, le rebelle a été touché au cœur. Il n'a pas renoncé aux radieuses chimères, et nous apprenons au second acte qu'il rêve la réhabilitation, voire même l'apothéose. Il voudrait ressurgir en faisant don à son pays d'un autre Congo, en étant « celui qui mettra au doigt de la France, comme un diamant au doigt de la femme aimée, une contrée riche et peuplée ». Tout est prêt, l'argent, les armes ; il lui faut seulement des appuis parlementaires, et il a compté sur Bernard. Le député refuse de se compromettre dans une nouvelle aventure. « Alors, s'écrie Michel, comme je ne saurais vivre sans fortes sensations, je m'engagerai dans un cirque, sous mon vrai nom, j'y jouerai au naturel la scène du drapeau criblé de balles, et il se trouvera bien, tôt ou tard, un spectateur pour m'abattre d'un coup de revolver ».

C'est Hélène qui épargnera à Bernard cette nouvelle complication familiale. La jeune fille a la nature orgueilleuse, hautaine, violemment personnelle de son père et en même temps ses aspirations héroïques qui se traduisent par le besoin très précis de se dévouer. Des affinités profondes l'attirent vers lui avant qu'elle connaisse son véritable état-civil ; elle propose à l'Œdipe congolais d'être son Antigone. Il refuse : « Pour me suivre, il faudrait descendre dans le gouffre ! » — « J'y descendrai », répond Hélène. Et, dans une crise d'affolement, elle vole le drapeau du régiment, déposé dans la chambre du colonel. Michel la trouvera-t-il indigne de lui après ce sacrilège ? Le voilà forcé d'avouer la paternité. Elle commence par le maudire, mais il retrouve sa férocité de pirate pour la jeter à terre et la piétiner. Cette violence vient à bout des derniers scrupules de la jeune fille ; elle se laisse emporter par son père dans la nuit, dans l'inconnu qui sera d'ailleurs tout simplement la vie bourgeoise. Car Bernard n'a plus rien à craindre : le père et la fille auront assez à faire de se martyriser l'un l'autre ; ils laisseront en paix le Congo. Michel, en traînant cette proie, traîne avec elle les « ailes brisées de sa chimère ».

Des scènes d'une rare vaillance littéraire et d'une véritable magnificence lyrique complètent cette rapide et tragique action. Il faudrait plaindre ceux qui interpréteraient dans un sens étroit le parallèle établi au troisième acte par Michel Prinson entre la patrie et le drapeau et lui prêteraient d'inquiétants sous-entendus. Michel expose qu'à ses yeux de vieux soldat le drapeau n'est pas un fétiche banal. Il ne représente même pas, à proprement parler, la patrie, car, sous le feu de l'ennemi, des soldats de la légion étrangère, des mercenaires, des nègres, des forbans se font hacher pour lui. En revanche, il vaut sur le champ de bataille comme symbole de l'idéal auquel aspire toute créature humaine : « Le drapeau est tissé d'héroïsmes, d'enthousiasmes et de fiertés... Il flotte tout gonflé d'émotions humaines. Devant lui, les fronts les plus humiliés rayonnent... Il est une beauté... C'est la gloire ! »

Un seul décor pour les trois actes : le hall de la villa de Bernard Prinson au bord de la mer. M. Antoine met en plein relief avec une puissante sobriété et de brusques réveils d'énergie sauvage, le type du Coriolan congolais. Il y a du coup d'épaule dans son coup d'aile et une aussi extraordinaire dépense d'énergie que dans certains rôles en apparence plus mouvementés, tels que le voiturier Henschell. M. Signoret a nettement silhouetté le député opportuniste. M. Mosnier est un colonel Hérouard d'un bon réalisme. Enfin, Mme Van Doren incarne avec une belle vaillance le type de révoltée apparu pour la première fois, il y a longtemps déjà, dans l'*Envers d'une sainte*.

Comme lever de rideau, une saynète humoristique de M. Robert Dieudonné, amusante paraphrase du proverbe « Heureux au jeu, malheureux en amour », l'*Employé du Gaz* ou la *Bonne conduite*, jouée dans le mouvement par Desfontaines, Bernard et Mlle Jeanne Lion.

Camille LE SENNE.

Clichés Studia-Lux.

Mlle de Villers (Amélie).

M. Damorès (le porte-drapeau).

LA PETITE Mme DUBOIS

Comédie-bouffe en trois actes,

de MM. Paul Gavault et Jean Lahaix.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AUX NOUVEAUTÉS, LE 19 JANVIER 1906.

M. Germain (Dubois).

M. Torin.
(Théodore).

Dans une interview publiée avant l'apparition à la scène de cette charmante *Petite Madame Dubois*, Gavault répondait au reporter qui le questionnait : « Sans déflorer le sujet, je crois pouvoir vous dire que c'est, à peu de chose près, le même point « de départ que celui de trois pièces jouées l'an dernier : le *Bercail*, *Maman Colibri* et la *Déserteuse*. Seulement, le sujet est « traité en gaieté au lieu d'être traité sérieusement. Je crois l'idée susceptible de donner des péripéties amusantes, et j'espère « que les spectateurs seront de mon avis ». Rien n'est plus exact, et les prévisions de l'auteur se sont réalisées de la façon la plus complète.

Il ne s'était d'ailleurs point trompé relativement à son point de départ. En effet, comme dans les ouvrages qu'il rappelait, son héroïne, au premier acte, est passablement refroidie sur le compte de son mari. Ce brave M. Dubois a beau être riche et le meilleur architecte de Soissons, Mme Dubois tire des plans pour s'en délivrer, car elle a rencontré le jeune avocat parisien Gerbier, dont l'éloquence chaleureuse et le chic suprême l'ont séduite. Voilà celui pour qui son cœur soupire, et il le lui rend ardemment. Mais elle est honnête femme, elle ne consentira jamais à une liaison illicite. — Divorcez, lui dit hardiment Gerbier, divorcez, et je vous épouse. — Le conseil est bon, Mme Dubois divorcera. Et, afin d'y parvenir, elle abandonne le domicile conjugal, en compagnie de sa tante, Mlle Elodie, qui sera le chaperon de sa vertu, ce qui lui permet d'écrire laconiquement à son mari : « Je pars avec mon amant. » — L'amant de Cassive, représenté par l'opulente maman Maurel ! C'est roulant !... N'importe, ce bénêt de M. Dubois monte dans le bateau, malgré l'incrédulité de Gerbier (que Mme Dubois n'a nullement mis dans sa confidence), malgré surtout les objections du baron Jardy, un vieux beau de Soissons, doublé d'un psychologue aux déductions aussi profondes que nigaudes.

Jardy ni Gerbier n'admettent l'infidélité d'une femme qui ne leur a pas cédé ; ils n'acceptent pas qu'elle se soit enfuie avec son cousin Théodore, un coquebin niais et ridicule, affligé d'un zézaiement grotesque, et qui, à vingt ans passés, tremble encore devant son tuteur, Balivet, vieille baderne indécrottable. Mais, comme Théodore a disparu en même temps que Mme Dubois, M. Dubois ne doute pas de leur complicité dont il jure bien de se venger. Justement, voici Mlle Hortense, pimpante couturière qui vient de Paris livrer une robe à Madame. C'est Monsieur qui la reçoit, l'envoie promener d'abord, remarque ensuite qu'elle est aguichante, et finalement l'installe à la place de sa volage épouse.

Au deuxième acte, six mois se sont passés, pendant lesquels M. Dubois a obtenu le divorce, qu'il n'a plus qu'à signifier pour que tout soit accompli. Mme Dubois, elle, a voyagé avec Mlle Elodie, qui a remarquablement supporté de telles fatigues. La fugitive épouse n'a donné signe de vie à personne ; seul, le subtil baron Jardy a su deviner en dernier lieu qu'elle était en Suisse et allait rentrer à Paris

M. Colombey.
(Jardy).

M. Gaillard.
(Saboureau).

Clichés Studia-Lux.

M. Paul Ardot.
(Jefke).

après le prononcé du jugement. Il s'est donc arrangé pour qu'elle loue dans la capitale un petit hôtel dont il est propriétaire, et c'est là que nous retrouvons la tante et la nièce, flanquées d'un domestique belge qui a appris le français dans les montagnes de l'Helvétie. Mme Dubois écrit à son soupirant Gerbier qu'elle est de retour, et celui-ci arrive, tout hérissé de jalousie. Il croit maintenant au bonheur de Théodore, et n'a plus que mépris pour son Eve bien-aimée ! Celle-ci n'a pas de peine à le détromper. Elle lui apprend que son divorce est prononcé... Mais en voilà bien d'une autre !... M. Dubois ne veut plus divorcer. Il a pris le mariage en horreur, et comme il a promis à sa couturière Hortense de l'épouser quand il serait libre, il préfère ne pas le devenir et en conséquence, il se garde bien de signifier le jugement rendu en sa faveur. Comment faire ? Il faut savoir où il abrite ses coupables amours. Gerbier se met en quête, et au moment où le malin baron Jardy — qui sait tout ! — dit à sa locataire : « Si vous voulez dîner ce soir avec moi, voici l'adresse de votre mari... », Gerbier entre en coup de vent et crie, d'un ton de triomphe : « 47, rue de Tocqueville ! » Ce qui fait une fin d'acte du plus joyeux effet.

M. Rozenberg.
(Gerbier).

Naturellement, tout le monde se retrouve, au troisième acte, dans l'appartement de la rue de Tocqueville. C'est là que M. Dubois instruit sa femme des raisons pour lesquelles il ne veut plus divorcer, après avoir obtenu jugement contre elle. Alors, c'est parfait ; elle s'installera dans cet appartement qu'il occupe en ce moment et qui est pour elle le domicile conjugal. Elle y recevra ses amis, ses soupirants, son cousin Théodore... — Ah ! qu'il y vienne donc ! — Et comme il arrive, M. Dubois lui administre la plus superbe gifle... O miracle ! surprenante vertu d'un soufflet ! Théodore ne zézaie plus !... Bref, Mme Dubois détrompe M. Dubois : elle ne l'a jamais trompé et ne le trompera que lorsqu'elle ne sera plus sa femme... En conséquence, M. Dubois consent enfin à ce que le divorce s'accomplisse. Il convolera avec son Hortense, Mme Dubois deviendra Mme Gerbier, et Théodore épousera celle qui a assumé la tâche difficile de le déniaiser.

La *Petite Madame Dubois* aura largement prouvé que le quiproquo n'est pas nécessaire pour faire pouffer de rire le public. MM. Paul Gavault et Jean Lahaix peuvent être fiers d'un tel résultat, auquel M. Micheau a contribué par sa mise en scène si vive et si adroite, et les interprètes par leur ensemble excellent.

En tête de ceux-ci, il faut placer Mlle Cassive, délicieuse de naturel et de grâce dans le rôle de Madame Dubois, Cassive, la Granier des Nouveautés, une Eve adorablement pommée, plus en beauté que jamais dans ses merveilleuses toilettes montantes qui vous ont un montant du diable, avec des aperçus qu'on ne demanderait Cassive... Oh ! pardon, c'est qu'à suivre que je voulais dire. A côté d'elle, Mlle Piernold est une Hortense montmartroise pour qui le corset peut n'avoir aucune importance ; Mme Rosine Maurel représente une tante qui joue remarquablement les mères sans... rivages ! et Mlle Sandraz justifie son nom, en montrant qu'elle a du sang d'race !

Côté masculin : M. Germain, un mari du bois... dont on fait les... veinards ; M. Torin, jeune coquebin au zézaiement irrésistible qui vous fait rire au point que cela vous porte... aux reins ! M. Colombey, baron des Jardy, profond comme un grand... betta ! M. Rozenberg, amoureux comique, noble et... digne, habillé en perfection, vrai arbitre des nouveautés ; MM. Landrin, Gaillard, Paul Ardot, ce dernier d'étonnante binette, avec sa perruque filasse, ses yeux riboulants et sa bouche en c...hose de poule, d'où il laisse tomber, avec un accent belge à mourir de rire, des aphorismes comme celui-ci : « Ça est un homme qui demande à causer sur Madame !... » O ! innocence !...

Théodore MASSIAC.

Clichés Studia-Lux.

Mme Rosine Maurel.
(Elodie).

Mlle DARGENTON.

Toilettes portées dans la *Concurrente*, au Théâtre-Molière
Création de DRECOLL.

THÉATRE-MOLIÈRE

LE BLÉ DE LUNE

Drame en Trois Actes

de Georges MALDAGUE

CHICHETTE

Comédie en Un Acte

de M Jean RETHEL

Ces MESSIEURS de la COUR

Comédie en Un Acte

de MM. de BUYSIEULX

et Roger MAX

Mlle Claude Ritter (la Gourlette).

Il faut laisser à MM. Clot et Dublay l'entier bénéfice de leur considérable labeur théâtral. Le Théâtre-Molière a donné depuis sa création d'indiscutables preuves de vitalité et de robustesse... Et voici, après *Fred*, exquise pièce dont le succès fut très grand, un nouveau spectacle intéressant, varié, harmonieux, qui a d'ailleurs parfaitement réussi.

Le morceau de résistance est une pièce en trois actes, de M. Georges Maldague, le *Blé de Lune*, au joli titre évocateur qui sert d'enseigne à toute la série des émotions violentes, dramatiques ou joyeuses des bons drames de la vieille époque.

Le « blé de lune », suivant la pittoresque appellation languedocienne, c'est l'enfant de nature poussé par le chemin. Ici, c'est une jeune demoiselle vouée par le hasard aux mains tracassières d'une vieille personne : tante Agathe. Chérie — c'est l'héroïne — ignore tout de ses auteurs. Cependant, intriguée par le bel air d'un monsieur de Paris venu chez tante, elle s'efforce d'écouter, cachée, la conversation ; elle apprend ainsi qu'elle est justement fille de cet homme et d'une ouvrière des vignes, que mauvaise Agathe a presque fait mourir. Pour cela, peut-être, ou pour une querelle d'argent, le visiteur, devenu furieux, tue, sur place, la vieille fée. Alors, afin de sauver le monsieur, qui est son père, Chérie s'avoue coupable. On ne la croit guère, mais tout de même on l'envoie en prison ; là, elle se trouve en butte à d'affreux traitements et sa frêle poitrine prend mal.

Pourtant son père — qui ne sait rien — s'inquiète de son sort. Il est avocat, il est influent ; il se remue tant qu'il parvient à obtenir sa libération. Chérie reviendra dans son village ; elle retrouvera ses amis, qui ne l'ont jamais cru malhonnête ; elle épousera son fiancé, qui ne l'a pas oubliée.

Durant la farandole, on apportera à l'avocat une lettre qui lui permettra d'embrasser comme sa fille la petite dont le dévouement l'étonnait tant... Mais il n'embrassera qu'un cadavre : car dans son blanc corsage, le cœur de Chérie s'est brisé sous l'effort de trop de joie, après tant de honte et de souffrance... là-bas.

M. Angely (le père Labique).

Mlle Claude Ritter trouva, dans ce bon drame, l'emploi de ses très belles qualités, à côté de Mlle Maufroy et de MM. Pouctal, Morgan et Angely, pour ne citer que les plus essentiels acteurs.

L'accueil du public prouva que les bons procédés dramatiques sont moins ridés que ne le voudraient certains auteurs d'à présent, qui méprisent un peu les constructions solides parce qu'ils sont de mauvais charpentiers.

Avec *Chichette* et *Ces Messieurs de la Cour*, MM. Jean Rethel, de Buysieulx et Roger Max nous firent rire : ce qui devient de plus en plus rare dans les pièces d'auteurs gais.

Edmond GUIRAUD.

Mme Jeanne Malvau (la tante Varagniez).

Mlle de Deken (Marie-Thérèse).

Clichés Studia-Lux.

Chronique de Quinzaine

Curieuse situation du théâtre à Paris. — Première, au THÉATRE-TRIANON, *de la* Bonne Affaire, *comédie-bouffe de M. Henri Gréjois. — Reprise de la* Retraite, *au* VAUDEVILLE, *de* Vingt ans après, *à la* PORTE-SAINT-MARTIN, *de* Serge Panine, *à la* GAITÉ.

La situation du théâtre parisien apparaît actuellement fort curieuse. L'agitation, sous diverses formes, hante les scènes subventionnées ; les tiroirs des maisons dramatiques à la mode s'affligent d'une certaine pénurie, et jamais nos grands directeurs ne groupèrent un ensemble aussi décontenancé. — Les intrigues entretenues en vue du renouvellement du privilège de l'Opéra atteignirent à tant d'effrénée cocasserie qu'elles firent se récuser le ministre compétent pour les juger ; plusieurs programmes offerts étaient tellement surchargés que, pour leur exécution matérielle, l'Académie Nationale eût dû louer quelques succursales.

La Comédie a été fort troublée. Le Comité d'administration tenu, comme il est d'usage, avant l'Assemblée générale, déchaîna des orages. Les « modernes », qui ont toute l'influence en ce concile, prirent une décision fort vexatoire lésant, tout à la fois, l'amour-propre et les intérêts des « classiques », pour lesquels ils n'ont plus assez de dédain. Tout un lot de tragiques méritants — dont Mme Segond-Weber — se trouva, par manière de raillerie, avantagé d'un demi-douzième, tandis qu'un beau douzième échéait, par exemple, à l'élégance de Mme Sorel. Même M. Jules Truffier n'eut rien du tout ; on voulut ainsi le punir d'avoir été installé au Conservatoire par le Pouvoir, reconnaissant après tout le monde les solides qualités d'un artiste et d'un éducateur fort distingué. L'aimable philosophie de M. Truffier s'insoucia de méchanceté aussi étroite, mais Mme Segond-Weber répliqua aux cruels « modernes » par l'envoi de sa démission. Les préposés à la jaquette deviennent bien exclusifs et bien gêneurs quand le hasard les tient rue de Richelieu ; certes, personne ne méconnaît leur talent, mais, vraiment, ces messieurs devraient délayer moins de noirceur dans leurs rapports avec les « classiques » — gent sédentaire — qui s'inquiètent d'augmenter la fortune de la Comédie, et même de lui gagner de la gloire, tandis que Brichanteau et Priola, toujours loin de Molière, en province, à l'étranger, partout où il est un tréteau, s'occupent égoïstement de nourrir leur pelote.

On a tenté de pousser hors des Français M. Baillet et Mme Dudlay. Mme Dudlay, surtout, a protesté ; les circonstances ont, d'ailleurs, mis maintes fois à l'épreuve sa résistance agressive. Se remémore-t-on les cris dont cette tragédienne assaillit l'autorité quand, une première fois, en 1886, le Comité voulut exclure en elle une sociétaire dont trois années avaient prouvé la médiocrité ? Le vouloir de M. Goblet maintenant l'intéressée faillit déterminer le départ de Got, de Delaunay et de Coquelin. Se rappelle-t-on la virulente riposte faite par Mme Dudlay au *Figaro* (en mars 1899), lui conseillant doucement d'abdiquer aux mains de Mme Lara et de Boncza l'emploi des jeunes premières dramatiques qu'elle détenait depuis vingt-trois ans ? Les dernières informations assurent que la République nous garde Mme Dudlay. Soyons gais !

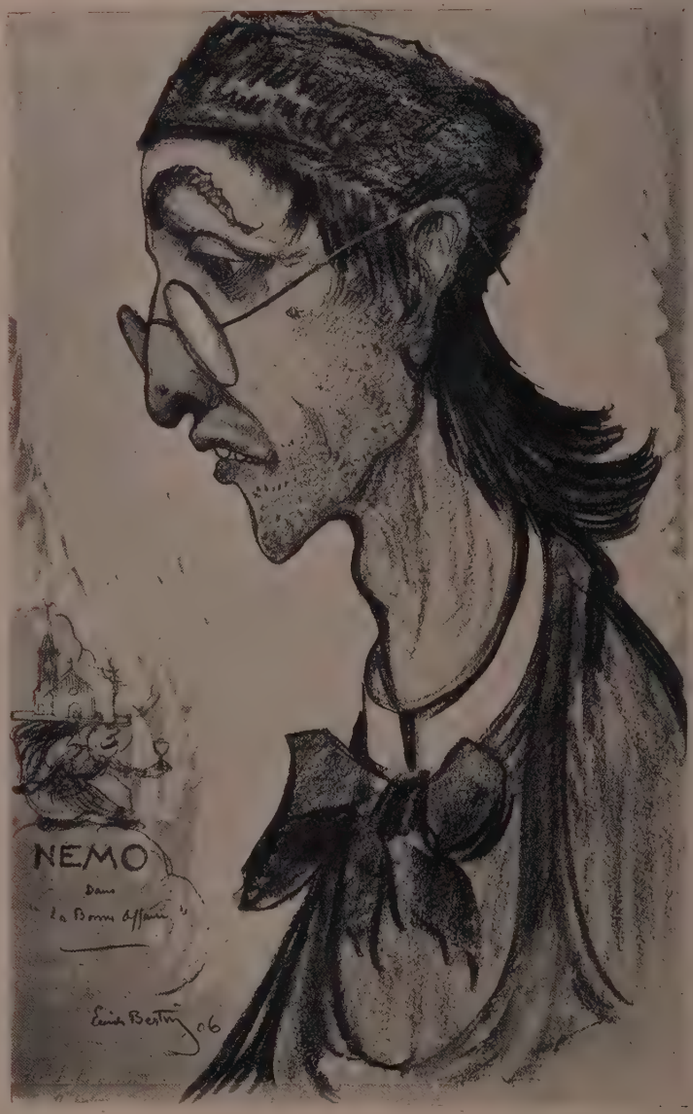
Mme Kalb, elle, s'éloigne volontairement.

Le peplum pèserait-il aux épaules des héros tragiques ? M. Paul Mounet demande à jouer Alceste et Tartufe et Mme Segond-Weber prétend au rôle de Clorinde.

La concession éventuelle de l'Odéon est remise en cause. Récemment, cette antique question semblait résolue. Au déjeuner de centième des Trente Ans de Théâtre, on affirmait comme officielle la nomination de M. Antoine. M. Catulle Mendès discutait cette nouvelle non sans humeur et, peut-être, prit-il là l'idée — pour faire pièce à M. Antoine — de réclamer la gestion de la seconde scène française, à laquelle le désignent évidemment ses succès de théâtre. On avait trouvé, pour M. Ginisty, une compensation à la Mazarine, après avoir, il est vrai, piétiné un vieillard érudit. L'échafaudage avait été mis debout rue de Valois ; il s'émietta dès qu'il toucha le ministère, où l'on commence à redouter l'activité triple de M. Dujardin-Beaumetz.

La bataille dure toujours entre les Auteurs et le Trust. Ce dernier parti ne semble pas prendre l'avantage : ses tenants à la Société sont successivement débarqués sans la moindre difficulté, peu de neufs comédistes se précipitent vers les comptoirs du square de l'Opéra, et l'on ne sait plus si le Trust ira vers les astres.

Au Vaudeville, le *Péril jaune*, pièce nouvelle, s'est trouvé en grand péril de ne pas être joué ; au Gymnase, la *Rafale* a perdu de sa vigueur, et son remplacement ne s'est effectué qu'après beaucoup d'hésitation ; la sérénité de la Renaissance subit un accroc : *Bertrade* ayant fondu aux lumières, l'*Espionne*



M. Nemo, dans la *Bonne Affaire*.
Caricature d'Émile Bertin

« *Serge Panine* ». — IV^e^ Acte, Scène XI

Le banquier Cayrol trouvant sa femme aux bras de Serge.

expirant son peu d'intérêt devant des salles étonnées d'être noires, M. Guitry — c'est curieux comme on manque de sang-froid au théâtre — a appelé pour soutenir le grand chic de sa maison, M. Brieux et M^lle^ Polaire, dont l'action est surtout forte sur la mode de chez Maxim.

A Trianon, après la joyeuse *Claudine* de Willy, voici certaine *Bonne affaire* de M. Gréjois qui, en réalité, n'est qu'affaire assez sotte, bonne pour faire rire La Villette et La Chapelle. Sur cette farce grasse tranche agréablement le talent joyeux de M. Andreyor et le pittoresque fort adroit de M. Nemo, figurant un officieux de sacristie, contraint au service d'une grue.

La *Retraite*, redonnée au Vaudeville, trouva encore du succès ; elle conserva toute sa distribution prestigieuse, à l'exception de M^lle^ Mellot. M^lle^ Yvonne de Bray se montrait fort charmante dans le rôle de Claire Volkhardt, mais peut-être un peu de force lui manquait-t-il dans les passages dramatiques.

Pour atténuer le noir de la *Retraite*, le Vaudeville employa l'influence gaie de la *Corde sensible*, un vaudeville vieille manière, de Clairville et Thiboust. MM. Gauthier et Baron furent là très franchement comiques, mais la grâce, selon Paquin, de M^lles^ Harlay et de Mornand, apparut drôlement décontenancée dans les jupes plates de Mimi et de Zizine ; puis la voix de ces demoiselles était insuffisante pour le couplet et leurs jolies mains se chargeaient de trop de pâte pour le travail des fleurs artificielles.

« *Serge Panine* ». — V^e^ Acte. — Le drame.

M^me^ Pasca (Madame Desvarennes). M. Marais (Serge).

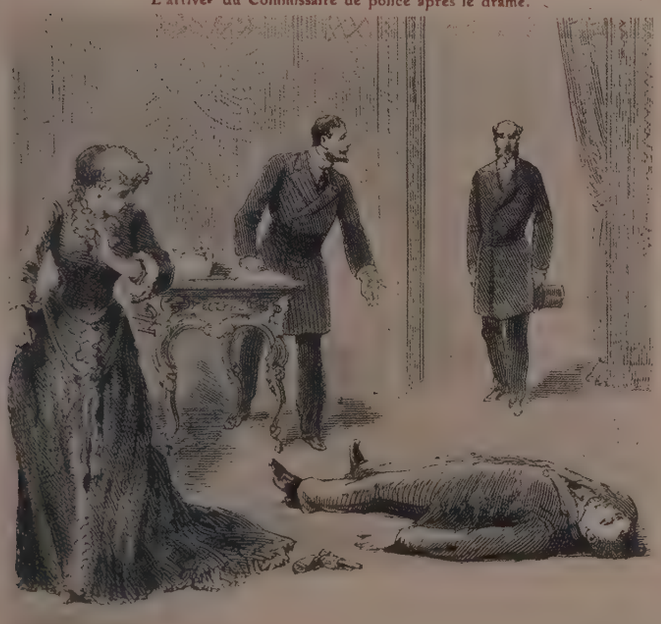
A la Porte-Saint-Martin, les *Mousquetaires* ayant gagné, haut l'épée, un bon nombre de soirs, on a laissé leurs exploits se poursuivre dans *Vingt ans après*.

Suivant d'assez près le *Maître de Forges*, *Serge Panine* parut à la Gaîté ; il n'y réussit pas mal.

Le public moyen garde son goût aux pièces bien menuisées, et *Serge Panine* réalise encore pour lui le drame à voir. Au bout du compte, le pistolet de M^me^ Desvarennes claque plus logiquement que celui de M^lle^ Grâce de Plessans ou de M. le duc de Mauferrand.

M^me^ Jane Hading n'en est pas encore à jouer les mères tragiques, c'est presque une faute de l'avoir employée dans la « patronne » ; par contre, M^lle^ Yahne et M^lle^ Blanche Toutain se montrèrent parfaites en amante et en épouse du beau Serge, lequel était personnifié avec élégance par M. Castillan.

« *Serge Panine* ». — V^e^ Acte.
L'arrivée du Commissaire de police après le drame.



La création de *Serge Panine* rappelle des souvenirs assez amusants. Montigny eut idée de monter la pièce en constatant la lecture acharnée que ses pensionnaires faisaient du roman de Georges Ohnet. Comme on craignait que M^me^ Pasca demeurât trop duchesse en M^me^ Desvarennes, la grande artiste eût la constance de se rendre aux Halles, le matin, guidée par la mère Jean, l'immuable vendeuse d'oranges du théâtre, afin d'y étudier des mines vulgaires. Le pauvre Marais avait la terreur des nombres impairs : aussi, lors du départage des loges, refusa-t-il éperdûment le réduit n° 7, qu'on prétendait lui attribuer, et la maladie faillit le gagner quand on parla de faire passer la pièce le 7 janvier (1882). Heureusement, la première eut lieu le 5...

Edouard GAUTHIER.

M. Marais (Serge).
M^me^ Pasca (Madame Desvarennes).

La Revue des Critiques

Dessin de Lessore.

Alfred de Musset.

Je ne veux pas écourter cette belle page qui, indépendamment de sa valeur littéraire, offre l'intérêt psychologique qui s'attache au jugement d'une personnalité très accusée sur une autre personnalité, dont les qualités sont également très particulières et d'une saisissante originalité :

M. François de Curel m'apparaît comme un vaste esprit où les idées sont en tumulte ; nuées légères ou opaques, fluantes ou heurtées, elles vont, viennent, tourbillonnent, pareilles à une émeute d'orage. Leur désordre, toujours, toujours, se meut à l'aise, là-haut, très en haut de l'espace de pensée ou de rêve. Quand, pour se rapprocher des vivants, pour se rendre sensibles à la foule, elles s'efforcent de raser la terre, elles gardent une ampleur, invraisemblable, de ciel ; quoique plus proches, elles planent, confusément ondoyantes. Depuis le prodigieux Jean-Paul Richter, un seul homme, Villiers de l'Isle-Adam, avait porté, contenu sous son front, un tel bouleversement d'intellectuels essors, de telles ruées, de telles catastrophes de chimère. Et, chose frappante ! la ressemblance spirituelle — on pourrait dire : la fraternité géniale — entre Villiers de l'Isle-Adam et M. François de Curel, se réalise, s'affirme aux yeux par une similitude physique, de jour en jour plus manifeste, entre l'auteur d'Axel et l'auteur des Fossiles. Mystère, que la chronique dramatique n'a pas le loisir d'interroger. Donc, comme celle de Villiers, la pensée de M. de Curel se meut, tournoie, s'élance, s'effondre, dans des infinis — combien cela m'agrée et m'enchante et m'enthousiasme ! — mais (toujours comme celle de Villiers), bien éloignée de vouloir rester dans son naturel éloignement, elle a la manie de vivre, ou de faire vivre la vie ordinaire, quotidienne, bornée, et de s'y incarner, et de s'y banaliser en des personnes comme vous et moi, en des gens comme tout le monde. Elle va jusqu'à s'accommoder de l'allusion, de l'actualité, du symbole à clé. Et voilà qui est terrible. Car, non seulement elle fait craquer — cela, à la bonne heure — le vêtement qu'elle emprunta, mais elle prétend obliger l'humanité quotidienne à des énormités de cataclysme, à des secousses climatériques, à des variations de chaos, qui sont peu compatibles avec les habitudes observées de la vie commune, sont fort déplacées en redingote ou en veston. On ne peut pas exiger d'un monsieur, semblable aux passants de la rue, qu'il ait des vertiges d'abîme ou des phases d'astres !

Les éloges n'ont pas manqué à la nouvelle pièce de M. François de Curel, le *Coup d'aile*. La presse s'est montrée, comme toujours, très sympathique à la noblesse d'idées et à l'élévation de sentiments qui caractérisent ce magnifique talent.

M. Catulle Mendès nous expose, dans sa langue imagée et vibrante, l'impression que lui procurent les ouvrages de M. de Curel.

Cl. Henri Manuel.

M. François de Curel.

La magistrale puissance déployée par M. de Curel, est constatée par tous les critiques, mais certaines parties de l'œuvre les déconcerte. M. Paul Souday écrit : « Les beautés sont souvent gâtées par l'inaptitude à construire une pièce cohérente et même à développer logiquement une pensée qui, après avoir jeté des lueurs géniales, vacille et se perd dans les ténèbres ». M. Émile Faguet estime que M. de Curel « conçoit fortement et clairement, et après, n'y voit plus clair, en raison même, ce semble, de la puissante lumière qu'il a projeté en avant de lui. » Au reste, pour M. Faguet, M. de Curel est « le cas le plus curieux de la littérature dramatique. » M. de Sainte-Croix commence ainsi son compte rendu : « Il me faudra, je l'avoue, revoir la pièce de M. de Curel pour percevoir nettement, sous la beauté des images, toute la pensée maîtresse de ses trois actes. Je n'insinue pas que ses personnages disent des paroles confuses ou contradictoires. Il n'en subsiste pas moins dans mon esprit quelque obscurité sur l'ensemble des situations scéniques et leur portée voulue. » Mme Catulle Mendès résume ainsi ses impressions : « Le premier acte est superbe, logique, profondément émouvant ; le second acte est intéressant ; je n'ai pas compris le troisième acte. »

Cl. Studia-Lux.

M. Paul Gavault.

Ces impressions sont à peu près celles qui résultent de la lecture de la plupart des comptes rendus :

M. Léon Kerst est enthousiaste :

Cette pièce abonde en beautés transcendantes. L'accumulation en est même telle qu'on n'a pour ainsi dire pas le temps d'en goûter, comme il faudrait, la splendeur et la force. C'est du théâtre pour une élite, pour ceux des spectateurs que ne rebute pas un travail intellectuel pendant lequel, et au bout duquel, il y a des joies d'art incomparables, des frissons grandioses et de magnifiques émotions, sans cesse renouvelées.

La *Petite Madame Dubois*, jouée aux Nouveautés, est très bien accueillie.

Tous les critiques déclarent à l'envie que le premier acte les a ravis.

A signaler une amusante petite contradiction — oh ! bien innocente ! — entre MM. Faguet et François de Nion. Écoutez d'abord M. de Nion : il commence ainsi son compte rendu : « C'est une comédie fine, légère, amusante, et c'est même, ô surprise ! un spectacle *moralisateur*. » Lisez maintenant ce paragraphe du feuilleton de M. Faguet : « ...Cette pièce est très *immorale*, parce qu'elle tend à prouver combien il est difficile de divorcer pour le bon motif. Que de peines a Mme Dubois pour divorcer ! c'est une odyssée. Combien il lui aurait été plus facile de prendre Gerbier pour amant, sans dérangement, sans combats, sans péripéties et sans odyssée ! Voilà ce que je crains que ne se disent un certain nombre de dames qui assisteront à la *Petite Madame Dubois*. »

D'ordre moins frivole est la contradiction, qui résulte de l'appréciation faite par MM. Faguet et Brisson, de l'interprétation de Mme Cécile Sorel dans les *Caprices de Marianne*.

M. A. Brisson écrit :

Ce bouillonnement intérieur, qui est tout ce personnage de Marianne, Mme Cécile Sorel ne l'a pas rendu, il me semble, avec assez d'éclat. La silhouette est assez élégante, la voix agréable, l'intonation forte, mais j'eusse souhaité plus de vivacité, plus de frémissement, plus de «nerf», et plus de naïveté dans l'imprudence de Marianne, un élan plus ingénu dans son impudeur, et que l'on sente battre avec plus de fièvre ce cœur impérieux et tumultueux. »

Cl. Studia-Lux.

Georges Maldague

Cl. Studia-Lux.

M. Chantrier.

M. Emile Faguet est au contraire d'avis que ce rôle de Marianne ne pouvait être mieux joué qu'il ne l'a été par Mme Sorel :

Mme Sorel a été extrêmement habile et souple dans le terrible rôle de Marianne. Elle a eu de la finesse, de la coquetterie, un grain de perversité, de l'éloquence et de la passion dans la colère. Je ne crois pas que ce rôle, si complexe, et où il faut être plusieurs femmes, puisque Musset a voulu y mettre toute la femme et y a presque réussi, puisse être mieux joué que par Mme Sorel. En tout cas, je n'ai pu révéler aucun défaut ni aucune défaillance dans la manière dont elle l'a rendu vendredi dernier.

Cl. Charles Gallot.

M. Georges Ohnet.

Quant à M. Nozière, il se montre assez peu satisfait de la représentation, un peu d'aigreur se révèle même dans les quelques lignes suivantes :

Je sors de la Comédie-Française qui a joué les Caprices de Marianne *clandestinement, en lever de rideau et sans convoquer la critique. Cette modestie n'était point déplacée : la représentation n'était digne ni de Musset ni de la Maison. J'en parlerai demain. Il convient d'observer, dès aujourd'hui, que* nul applaudissement *n'a éclaté au cours de la pièce. Deux incidents l'ont égayée. M. Duflos a* bafouillé *au moment où il doit dire : « J'y perdrai ma langue ! » M. Leloir a prononcé cette phrase immorale : « Quand un de vos parents est un de mes amants... » au lieu de : « Quand un de mes parents est un de vos amants... »*

Le *Blé de Lune*, joué au Théâtre-Molière, malgré quelques réserves de détail faites par certains critiques, a été en somme jugé favorablement.

Le titre surtout a plu.

Si donc on s'est trouvé partagé sur l'appréciation, du moins s'est-on réconcilié dans l'agrément éprouvé à voir joliment parée une action si féconde en sombres péripéties.

Albert DAYROLLES.

Cl. Eug. Pirou

Mlle Gaëtane Vicq.

LES CONCERTS

La *Damnation de Faust*, de Berlioz, se donnait, ces deux derniers dimanches d'après le jour de l'An, à la fois au Concert-Colonne et au Concert-Lamoureux. Pour le rôle de Méphistophélès, M. Chevillard s'était assuré le concours de M. Delmas, la majestueuse basse de l'Opéra, et, pour incarner Marguerite, il s'était adressé à la gracieuse Gaëtane Vicq, dont le portrait figure ci-contre, et qui s'est montrée digne des applaudissements chaleureux qu'elle a reçus du public. Au Châtelet, public également très vibrant et affluence considérable. L'interprétation si colorée, si vibrante, de M. Colonne, ne cesse d'attirer une foule enthousiaste ; la partie vocale était confiée à Mme Pregi (Marguerite), Emile Cazeneuve (Faust), Paul Daraux (Méphistophélès) et Sigwalt (Brander).

Mme Pregi met une émotion touchante et contenue dans le rôle de Marguerite ; M. Cazeneuve se montre, comme toujours, artiste expérimenté, et la voix de M. Paul Daraux offre des sonorités des plus moelleuses à l'oreille. Toutefois, le rôle de Méphistophélès ne semble guère convenir au tempérament de M. Daraux. Il le chante avec rondeur, en fait un Méphistophélès « bon papa ». Cette façon de tenir le personnage est en désaccord tant avec le caractère conçu par Gœthe qu'avec celui tracé par Berlioz. Dans la *Damnation*, Méphistophélès est incisif, mordant, gouailleur. Il importe de faire sortir ces nuances dans l'interprétation vocale...

On me saura gré, je crois, de rappeler les lignes où Berlioz expose, avec sa verve habituelle, dans ses *Mémoires*, la manière dont il composa cette *Damnation*. Il était parti de Paris avec le projet de se mettre à l'œuvre, et il nous donne les indications suivantes sur la manière dont il s'y prit :

« J'essayai donc, tout en roulant dans une vieille chaise de poste allemande, de faire les vers destinés à ma musique. Je débutai par l'invocation de Faust à la nature, ne cherchant ni à traduire ni même à imiter le chef-d'œuvre, mais à m'en inspirer seulement et à en extraire la substance musicale qui y est contenue. Et je fis ce morceau, qui me donna l'espoir de parvenir à écrire le reste : *Nature immense, impénétrable et fière !* — Une fois lancé, je fis les vers qui me manquaient au fur et à mesure que me venaient les idées musicales, et je composai ma partition avec une facilité que j'ai bien rarement éprouvée pour mes autres ouvrages. Je l'écrivis quand je pouvais et où je pouvais : en voiture, en chemin de fer, sur les bateaux à vapeur, et même dans les villes, malgré les soins auxquels m'obligeaient les concerts que j'avais à y donner. Ainsi, dans une auberge de Passau, sur les frontières de la Bavière, j'ai écrit l'introduction : *Le vieil hiver a fait place au printemps.*— A Vienne, j'ai fait la scène des bords de l'Elbe, l'air de Méphistophélès : *Voici les roses*, et le ballet des Sylphes. J'ai dit à quelle occasion et comment je fis en une nuit, à Vienne également, la marche sur un thème hongrois, de Rakoczy. L'effet extraordinaire qu'elle produisit à Pesth m'engagea à l'introduire dans ma partition de *Faust*, en prenant la permission de placer mon héros en Hongrie, au début de l'action, et en le faisant assister au passage d'une armée hongroise à travers la plaine où il promène ses rêveries. »

Il semble que la légende de *Faust* soit en ce moment fort en faveur, car M. Chevillard annonce le *Faust* de Listz — cette admirable et originale composition symphonique — que suivra le superbe *Faust* de Schumann. Les auditeurs auront, avec ces trois œuvres, d'intéressants et suggestifs termes de comparaison.

Parmi les concerts intéressants, citons les deux séances données par la *London Symphony orchestra*, au Châtelet, accompagnée des chœurs de la ville de Leeds. A vrai dire, ce sont surtout ces chœurs qui ont plu par leur merveilleux ensemble. Les instrumentistes ont bien joué, correctement, mais avec peu d'élan. De plus, les compositions anglaises de Sullivan, Cowen, Mackensie, Perry, n'ont pas paru des plus caractéristiques ni bien originales.

Mentionnons aussi la septième séance des concerts Clémandh, au Théâtre-Molière, dont le programme composé avec un goût très éclectique, comprenait l'ouverture du *Carnaval Romain* de Berlioz, les *Impressions pyrénéennes* d'Arthur Coquard, le *Carnaval turc*, pittoresque poème symphonique de M. A. Luigini, et l'exécution par Mme Juliette Dantin de la romance en *fa* de Beethoven, de la *sérénade* et de la *czardas* de V. Monti. L'interprétation très artistique qu'a donnée Mme Juliette Dantin de la *sérénade* lui a valu un *bis* unanime et la prestigieuse violoniste a été l'objet de plusieurs rappels après la *czardas*. Rappelons que Mme Juliette Dantin, outre son beau talent de violoniste, possède une voix délicieuse qu'elle dirige avec un goût très sûr. De tels dons sont rares et l'on peut dire qu'une fée bienfaisante a présidé à la naissance de Mme Juliette Dantin.

Signalons enfin l'intéressante exécution de sonates pour violon et piano de Beethoven, César Franck et Saint-Saëns, jouées par MM. Parent et Galéotti à la Salle Erard, et la curieuse audition que nous a offerte la Société des Concerts du Conservatoire, du *Défi du Phœbus et de Pan*, l'une des cantates profanes les plus célèbres de J.-S. Bach.

CŒLIO.

Cl. Studia-Lux.

Mlle Juliette Dantin.

Clichés Studia-Lux.

M. Duval (David). M. Barry (Un meneur)

M. Lionat (le prêtre).

NOUVEAU-THÉATRE-SOCIAL

VIVE LA GRÈVE !!! Drame en quatre actes, de M. Albert Robert.

Le Nouveau-Théâtre-Social avait déjà offert au public, l'an passé, sur la scène du Théâtre-Montparnasse, une pièce en deux actes, et en vers de M. Daniel Robert : *Vous qui souffrez, venez !* dans laquelle l'auteur exposait sa façon de concevoir et de résoudre le problème social, d'une actualité si grande, des rapports entre patrons et ouvriers. Et la conclusion, toute de fraternité, d'affection réciproque, d'amour partagé, serait-il plus juste de dire, qu'il faisait entrevoir comme la seule possible et la seule vraiment durable, il l'expose à nouveau, mais d'une façon plus vivante, plus dramatique et aussi plus émotionnante dans son drame : *Vive la grève !!!*

M. Darlay, patron honnête et consciencieux, et son associé, M. David, dirigent la raffinerie de Bar-le-Comte. Les affaires iraient au mieux des intérêts tant des patrons que des ouvriers, si M. David, type achevé de l'arriviste, homme à tout vendre, à tout trahir pour servir son égoïsme, ne projetait d'accaparer l'usine d'abord et la députation ensuite. Il ruinera Darlay par ambition, mais aussi par haine de sa foi, de ses pratiques pieuses, par haine encore de ce prêtre, qu'il sent bien être son ennemi et qui est reçu chez Darlay comme un conseiller et un ami intime. Et il organise la faillite de l'usine. Par ses soins, des meneurs débarquent à Bar-le-Comte, et, dans un cabaret fumeux où les ouvriers sont attirés, ils parviennent, dans l'enivrement de l'absinthe et de leurs belles paroles, à les exciter contre leur patron, à leur faire signer la feuille de grève et tuer leur contremaître, qui veut s'opposer à leur furie. De son côté, Darlay, trop bon pour soupçonner David, voit ses pertes s'accumuler, son crédit baisser, sans trouver un expédient quelconque pour éviter la ruine. Et David le regarde froidement, sans une parole, sans un secours, se débattre dans l'enlisement lent de son honneur et de sa situation, jusqu'au jour où le prêtre, fort enfin d'une preuve matérielle, vient lui jeter au visage tout son mépris et son dégoût.

Cependant, bien que démasqué, David n'en triomphe pas moins. Il a racheté l'usine et s'est fait nommer député ; mais ne pouvant mener ses ouvriers au gré de ses intérêts, il a entrepris de les réduire par la famine et a fermé l'usine. Et c'est alors la misère noire dans la pauvre mansarde, où les scènes se succèdent entre Mantout, l'ouvrier, toujours ivre, devenu mauvais, la femme, désespérée, mais encore pieuse et résignée, et les deux enfants, qui pleurent et demandent du pain.

Mais les ouvriers sont furieux de se voir joués. Ils veulent du pain ; ils veulent David. Ils mettent le feu à l'usine et reviennent pourchassant David, qui, ne sachant où se réfugier, vient supplier Mantout de le cacher, de le sauver. Pas de pitié pour lui ; les ouvriers tiennent leur vengeance, ils l'auront jusqu'au bout, quand entre eux se dresse, symbolisant la loi d'amour et de fraternité, qui est le fond même de l'œuvre, la figure populaire d'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul : c'est la fille de M. Darlay, entrée au couvent, qui vient supplier les anciens ouvriers de son père de pardonner à celui qui fit la ruine de sa famille, leur offrant du travail et ne leur demandant comme récompense que de leur serrer la main.

Bien qu'en certains endroits l'action soit ralentie par l'exposé ou le développement de la thèse, l'œuvre de M. Daniel Robert n'en est pas moins intéressante surtout par la peinture des mœurs bourgeoises et ouvrières qu'elle nous montre, et à ce seul titre, elle mérite de rester. On ne saurait, en effet, imaginer solution plus excellente et plus recommandable. C'est l'œuvre d'un convaincu, même d'un passionné, mais dont la conviction et la passion ont pour but ce qu'il croit être la vérité et la justice.

Vive la grève !!! est une œuvre sincère, vibrante, grâce à laquelle le Nouveau-Théâtre-Social pose avec une claire netteté la tâche que ses organisateurs se sont donnée et parfaitement propre à rallier des partisans nouveaux à une fort louable entreprise.

M. DEBAR.

M. J. Motreff (Mantout). Mme Legendre (Mme Mantout).

M. Duval (David). Mlle Fournols (Jeanne Darlay).

L. Studia-Lux

Mlle Renée Ulmann. M. Henri Ulmann. M. Robert Lepage. (Chef d'orchestre de dix ans). M. Lucien Klotz, Directeur du Théâtre des Enfants. Mlle Yvonne Villem.

- Le Théâtre des Enfants -

C'est fait! Grâce à l'ingénieuse initiative de M. Lucien Klotz, le Théâtre des Enfants est créé. La tâche était ardue, d'aucuns disaient impossible, mais notre confrère, très aimablement aidé par M. Grisier, le sympathique directeur de l'Ambigu, a résolu ce problème : faire jouer par des enfants, devant un public composé en majeure partie d'enfants, des pièces écrites pour des enfants par nos plus grands auteurs. En effet, M. Catulle Mendès a stylé pour la première représentation un petit prologue en vers qui est très simplement un chef-d'œuvre. Dans la suite doivent venir des pièces de MM. Alfred Capus, Francis de Croisset, Edmond Haraucourt, et d'autres, qui tous veulent collaborer à cette intéressante tentative.

La première représentation du Théâtre des Enfants au Théâtre de l'Ambigu-Comique débutait par une *Conférence-Rondeau*, de M. Depierre, dite avec une bonhomie exquisement souriante par M. Silvain, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française, qui obtint un vif succès. La salle était comble et l'on attendait avec impatience les petits acteurs.

Enfin, le signal fut donné, et l'orchestre, formé de très jeunes instrumentistes, attaqua l'ouverture, composée des vieux airs qui enchantèrent nos jeunes années ; on fut très surpris par l'extrême précision et la justesse d'exécution dont firent preuve les gentils musiciens, que l'on couvrit d'applaudissements — est-il besoin de le dire.

Puis ce fut le *Prologue*, tant attendu, de M. Catulle Mendès.

Le décor expose la Boîte à Marionnettes du Jardin des Tuileries. Brr..., qu'est-ce que cela? Simplement une bande de conspirateurs qui ont fait serment d'abattre le Guignol, dont ils n'ont plus que faire. — A l'assaut! clament-ils, à l'assaut! — Mais Polichinelle paraît : il blâme leur cruauté ; en somme, Guignol a diverti leurs parents, récréé leurs grands-parents. — *Pourquoi briser ces vieux joujoux ?* — Mais les enragés n'écoutent rien ; ils entendent jouer la comédie eux-mêmes. Que leur manque-t-il ? leur troupe est complète. Nous voyons défiler M. Le Bargy, Mlle Sarah Bernhardt, Mlle Tessandier — que représente une adorable petite fille de quatre ans, Renée Ulmann (retenez ce nom !) c'est une petite merveille — enfin, tous les emplois sont tenus, et, malgré les exhortations émues de Polichinelle, le *Théâtre des Enfants* se fonde.

Tel était le sujet de ce Prologue, s'exprimant en vers charmeurs. Le nom de l'auteur, demandé par toute la salle et annoncé par Mlle Renée Ulmann, fut vigoureusement acclamé ; à côté de cette délicieuse interprète, Mlle M.-L. de Gerlor fut un gracieux Polichinelle, Mlle Jazierska un chef de conspirateurs sombre et ténébreux comme il convenait ; citons aussi Mlles Villem et Chardey. Le rôle de Maurice était tenu par M. Henri Ulmann, qui se montra le digne partenaire de sa petite cousine.

Cet excellent ensemble s'adjoignait le talent de MM. Robert Lepage, le mignon chef d'orchestre — et Didier Poulain, et il y aurait cruauté à oublier un gentil bébé, Mlle Violette Bakaloff (trois ans et demi). La mise en scène était réglée par M. Marius A.

Après la pièce, *Danses modernes*, par les sœurs Alexandrett's, fort goûtées et très applaudies — entr'acte. — Puis le rideau se relève, et l'orchestre des petits, rangé comme chez Colonne, joue l'admirable entr'acte de *Cavalleria Rusticana* avec un ensemble et une cohésion tels que la salle le fit bisser. Tout l'honneur de ceci revient au maëstro Robert Lepage (dix ans), qui dirigeait.

Ensuite vinrent les *Rondes et Chansons*, interprétées par les jeunes élèves de Mlle Pauline Vaillant, de l'Opéra-Comique.

La *Redingote*, de M. Ferdinand Bloch, terminait la matinée. Présentaient cet acte, fort bien venu : M. Villa, l'excellent artiste de l'Ambigu, simple et émouvant ; Mlle Blanche Rineyrat; MM. Bay, Edouard Mignon et tout un essaim de petits qui jouèrent comme de vieux comédiens. La mise en scène était de M. Villa. Après, on se rendit au foyer, où avait lieu une distribution de jouets ; petits et grands goutèrent. Et l'on se sépara après une journée bien gaie, jusqu'à la prochaine fois.

Henri KLOTZ.

Composition de GRASSET, encadrant un portrait de Gabrielle KRAUSS.

GABRIELLE KRAUSS

GABRIELLE KRAUSS qui, en un temps, il nous semble, porta le prénom de Virginie, naquit à Vienne le 23 mars 1842.

La légende veut que, comme elle était très forte, pour la distinguer de ses sœurs, on l'appelait la *grosse*. Seulement, on prononçait ce mot à l'allemande : la Krauss, et c'est ce nom qui lui resta.

Je donne cette histoire pour ce qu'elle vaut.

Des écrivains plus autorisés que moi ont donné en temps utile des articles fort documentés sur la carrière de la célèbre cantatrice, morte depuis peu. Je n'insisterai pas sur Krauss au théâtre.

Je rappellerai seulement que lorsqu'elle chanta la Marguerite de *Faust*, on rétablit, au quatrième acte, l'air du Rouet, qui n'avait jamais été chanté auparavant. Ce fut Hébert qui dessina son costume. Krauss fut la seule Marguerite de *Faust* qui eut noire chevelure.

Pour remonter plus haut, elle fit sa première éducation musicale au Conservatoire de Vienne. Elle y entra en 1853, c'est-à-dire à l'âge de onze ans.

Cinq années d'un travail assidu furent couronnées d'un plein succès et, en 1858, la jeune artiste obtint la grande médaille d'or au concours de chant.

En 1860, Mlle Krauss débuta au Grand Opéra de Vienne.

Mlle KRAUSS.
Dolorès, de *Patrie*, d'après une eau-forte de Ch. MEUNIER.

En 1867, M. Bagier, qui dirigeait la troupe italienne, l'engagea et l'amena à Paris.

Nous avons pu retrouver la liste des œuvres qu'elle interpréta pendant la saison 1868-1869, à la salle Ventadour.

Elle commença en octobre avec *Il Trovatore* et *Lucrezia Borgia*.

Le 21 novembre 1860, jour de l'enterrement de Rossini, elle chantait le soir, aux Italiens, son *Stabat Mater* et égalait dans l'*Inflammatus* la Patti qui avait interprété le même morceau pendant la cérémonie mortuaire, le matin, à l'église de la Trinité.

Le 26 novembre, triomphal succès dans *Sémiramide*, principalement dans le duo avec Arsace : « Ebben a te ferisci ». — Le 8 décembre, *Rigoletto*. Au quatuor, elle lance un *ré* suraigu qui déchaîne l'enthousiasme. — Le même mois, *Otello*. Elle y rivalise avec Tamberlick. — En décembre encore, dans la *Serva padrona*, opéra-bouffe de Pergolèse, elle étonne par sa vivacité et sa gaîté. — Le 5 janvier 1869, elle crée *Piccolino*, opéra de Mme de Grandval. — En février, *Uno ballo in maschera*. — En mars, dans la *Messe* inédite de Rossini, elle l'emporte sur l'Alboni elle-même, par la façon dont elle interprète la partie fameuse de soprano intercalée dans le *Credo*. — Le 22 avril, enfin, à son bénéfice, elle apparut dans *Don Giovanni* et dans le quatrième acte de la *Favorite* où elle atteignit au sublime.

La saison 1869-1870 la vit dans *Il Trovatore*, *Poliuto*, *Uno ballo*, *Fidelio*, qu'on n'avait pas entendu depuis longtemps, *Don Giovanni*, *Guido* et *Ginevra*, où elle fut

Buste de Mme Krauss, par Francheschi.

Cl. Liébert.

Mme Krauss (1875).

Mme Krauss (1869).

Cl. Liébert.

Mme Krauss, dans *Don Juan*.

admirable à la scène des tombeaux, et dans *Jeanne d'Arc*, symphonie d'un compositeur anglais, Holmès, si je ne me trompe, qui n'eut pas grand succès.

Cette nomenclature un peu sèche a, du moins, l'avantage de justifier l'appréciation formulée par M. Malherbe, le distingué et érudit bibliothécaire de l'Opéra :

« La grande supériorité, nous a-t-il dit, que la Krauss possédait sur la plupart des chanteuses actuelles, « tenait à ce que son éducation musicale etait complète. Elle chantait tous les genres, même l'opéra-bouffe, « comme la *Serva padrona*. Elle ne s'était point spécialisée, ainsi qu'il est de coutume aujourd'hui ; ce qui « fournit à son talent cette ampleur et cette envergure inimitables. »

Mme Krauss (1870).

La Krauss était bonne et aimable dans toute l'acception du mot. Tous ceux qui l'ont connue ne tarissent pas d'éloges sur son caractère.

Elle aimait volontiers la plaisanterie.

D'ailleurs, les grandes tragédiennes de tous les temps n'ont point dédaigné les petites farces aux camarades.

On raconte que dans une scène d'opéra, avec Sellier, elle lui glissa dans les mains deux mandarines ; le ténor dut chanter tout son air comme s'il donnait une leçon de boxe, les poings fermés, sans savoir ce qu'ils contenaient.

Elle était généreuse : le fait suivant en fournira la preuve :

Lors de l'inauguration du nouvel Opéra, Halanzier chercha par toute l'Europe des *étoiles* dignes de paraître à cette grande cérémonie. Leurs exigences furent telles qu'on dut y renoncer. Enfin, il s'adressa à la Krauss :

— Quelles sont vos prétentions, madame ?

— Mais, mon cher directeur... aucune ! si ce n'est celle d'avoir l'insigne honneur de contribuer à une fête nationale de la France.

Saluons donc très bas cette belle et pure figure artistique qui disparaît.

Eugène **HÉROS.**

Mme Krauss (1873).

Caricature de Mme Krauss, par Moloch.

Cl. Benque

Portrait de Mme Krauss, en Sapho, orné d'un autographe.

Artot et Sabare

Gabrielle Krauss

Mme Krauss (*Marguerite, de Faust*).

Cl Benque

Mme Krauss dans *Polyeucte* (1878).

Mme Krauss dans la *Jeanne d'Arc* de Membrée (1879).

Mme Krauss dans *Sapho* (1884).

Mme Krauss dans *Sémiramide*.

Krauss (Hermosa, dans le *Tribut de Zamora*) (1881).

Mme Krauss dans le *Tribut de Zamora* (1881).

Mme Krauss dans l'*Africaine*.

Salon de M. et Mme Duquesne, en temps ordinaire *(fig. 1)*.

Le Théâtre dans le Monde

Les Tréteaux de la Madeleine.

L'article d'aujourd'hui sera peut-être agréable, et j'oserai même dire utile, à certaines maîtresses de maison, en leur offrant un moyen pratique d'organisation dans leur *home*.

Je ne veux pas, malgré toute la perfection de l'installation des *Tréteaux de la Madeleine*, qu'on monte chez M. et Mme Duquesne, les citer comme type et dire : Faites ceci, faites cela... Non, je veux seulement aider les mondaines en leur prouvant que, sans beaucoup de peine, elles peuvent, elles aussi, se créer une véritable salle de spectacle.

Aussi, la *figure n° 1* nous montre le délicieux salon du boulevard de la Madeleine. A gauche, le piano à queue sera simplement repoussé ; les canapés, sièges, chaises, table de milieu et billard du fond transportés dans une autre pièce et remplacés par des fauteuils d'orchestre, ainsi qu'à la *figure n° 2*. La lourde draperie de peluche qui, en temps ordinaire, en retombant, sépare le salon de la salle de billard, sera le rideau qui séparera la scène de la salle, et devant lequel s'installera la rampe. Les immenses vases de bronze, d'où émergent de rares plantes vertes, ne sont même pas déplacés.

La salle, dont les quatre côtés sont garnis de vitrines remplies d'objets précieux, n'est pas déménagée ; on ne change pas de place un seul tableau ; seul, le billard est roulé dehors, et c'est à sa place qu'est construit le plancher de la scène, qui mesure 6m50 de large sur 5m20 de profondeur.

Ce plancher repose sur un pratiquable avec fermes intermédiaires reliées par des charnières à goupilles. La partie d'avant-scène *(le proscenium)*, sur lequel la rampe est adhérente, continue le plancher de la scène dans son entier.

Le cadre sur lequel est équipé le rideau d'avant-scène est stable chez M. Duquesne, mais il peut faire partie de la construction et n'être placé que pour les représentations. Ce cadre sert pour l'équipe des décors, c'est-à-dire pour le plafonnage des décors. Le décor est monté sur une ferme qui sert de fond et par deux obliques, dont celle de droite est le côté cour et celle de gauche le côté jardin.

Les portants ordinaires des théâtres sont supprimés, l'ajustage des décors s'obtient par l'ensemble et est d'une solidité parfaite. Le décor complet posé, quel qu'il soit, ne tient, n'adhère à aucun mur du salon, ce qui fait, je le disais tout à l'heure, qu'aucun meuble ne doit être déplacé, et qu'on a encore 1m25 pour circuler autour de la scène montée. En dix minutes, on a fait un changement complet de décoration.

Le proscenium fermé par le décor a 4m20, donnant suffisamment de place aux artistes pour se mouvoir. Cette installation est due aux soins de M. Larousse.

La question d'éclairage, dans cette circonstance, est de première importance. On se souvient de la spirituelle fable de Florian, qui nous prouve que toutes les merveilles du monde ne sont rien si l'on *n'a point éclairé sa lanterne*.

Nos ingénieurs (que je ne compare pas... oh ! de grâce, éloignez de vous... de méchantes pensées !) ont réuni leur savoir et leurs moyens pour donner une lumière qui souvent approche plus du rêve qu'elle ne touche à la froide réalité.

Cl. Studia-Lux

Salon transformé en salle de théâtre un jour de réception *(fig. 2)*

La scène pendant la pose d'un décor.

L'installation électrique de l'appartement a été complètement remaniée, au point de vue de son appropriation aux besoins de l'éclairage des *Tréteaux de la Madeleine*. Dans la pièce contiguë à la scène (l'office) qui, transformée, sert de foyer aux artistes hommes, se trouve un petit *jeu d'orgue*, comme dans les vrais théâtres. Là, viennent aboutir les fils et interrupteurs du grand lustre et motifs lumineux de la salle (lisez grand salon), ce qui permet de faire la nuit dans cette dernière sans recourir aux interrupteurs, placés dans les salons. Le grand lustre a été construit, sur les indications de M. et M^me^ Duquesne, par M. Wiesmann, l'inventeur des perles électriques, qui a conçu une merveille de goût de l'effet le plus heureux. Le motif des cheminées est également exquis : c'est une série de perles en cristal enfilées sur un fil métallique. Ainsi disposées sur les conducteurs, les boules se touchent de façon à ne laisser aucune solution de continuité entre elles, et on obtient une isolation parfaite des conducteurs. Pour attacher une lampe ou rallonger une girandole, il suffit de remonter la grosse perle afin de découvrir le crochet auquel on adapte l'anneau du fil d'attache. Par son propre poids, la boule retombe sur l'assemblage, qui devient invisible. Ces lustres sont remarquables, et nul doute que les merveilles réalisées par M. Wiesmann pour M. Duquesne, qui est aussi artiste qu'innovateur, ne soient vite reproduites.

Pour l'éclairage de la scène, le jeu d'orgue comprend plusieurs interrupteurs correspondant par des fils garnis de cuir et appelés *garnitures*, aux différents appareils, tels que *rampe, herse, portants, traînées*. Sur le *plateau* de scène, se trouvent ménagés dans le plancher des trappillons, par où l'on peut prendre ces *garnitures* pour les relier aux appareils cités plus haut.

Les décors posés, tous ces appareils se dissimulent dans le *dessous*, et il est impossible de voir le moindre fil apparent, ce qui écarte absolument tout danger d'incendie dans cette construction, toute en bois.

J'ajouterai que ces différents circuits sont munis de *résistances*, permettant de faire l'obscurité et d'obtenir, à l'aide de lampes et de réflecteurs très spéciaux, des effets de nuit bleue, de lune, de couchers de soleil, scintillement d'étoiles, etc. Il a fallu que cette installation fut ainsi comprise, car à chaque représentation il y a sur la scène jusqu'à trois décors complets.

Très peu électricienne moi-même, je dois le luxe de parler techniquement à l'aimable ingénieur, M. Lainnet, qui a dirigé l'installation faite chez M. Duquesne. Les jours de représentation, un électricien de théâtre dirige le spectacle, et le pompier de service prévoyant assiste à la représentation. Il a à sa disposition une petite lance d'incendie reliée par un tuyau de toile à un robinet situé dans l'office et prête à être mise en mouvement à la moindre alerte. Précaution inutile, qui amuse beaucoup les invités.

Voilà, en un trop court résumé, quelques détails sur les *Tréteaux*, où M. Duquesne présente à ses amis les premiers artistes de Paris dans des cadres signés de Chaperon, Nicolas Gropeano, les peintres si connus.

NANCY-VERNET.

P.-S. — Je suis à l'entière disposition des lecteurs qui désireraient plus amples renseignements. — N.-V.

Décor de la *Ceinture de Balbine*, équipé dans la salle de billard. On reconnait l'encadrement qui s'aperçoit au fond du grand salon *(fig. 1)*.

Le Roi du Livre : James Carleton Young

De tous les rois fabuleux que nous montre la républicaine Amérique, celui-ci est certainement le plus attirant, et, dans l'ordre moral, le plus haut. Son royaume, qui chaque jour voit croître sa population, reçoit le tribut de la terre entière. Toutes les langues et toutes les idées, les formes de l'art miraculeux où vibre le verbe, y dressent leurs autels et disent : « Demeurons ici... »

Et pour approvisionner l'immense bibliothèque, une foule laborieuse travaille sans répit, charrie l'afflux de pensées et d'œuvres vers le grand océan où à nouveau la pensée humaine ira puiser.

Ce rêve inouï : attirer à soi « les volumes des vivants », avec dédicaces et une phrase toute chaude d'eux, posséder des contemporains autant de manuscrits et d'autographes que possible, devenir le centre d'une belle invention colossale, donner refuge pour toujours à ce qui est précieux, presque impérissable, à la palpitation de la main sur le feuillet, du regard courant le long de la plume, tenir ainsi avec l'immortalité de ces Maîtres un peu de leur vie transitoire, ce rêve avide et fervent comme tout rêve américain, M. James Carleton Young l'a réalisé.

Cl. Studia-Lux.

M. James Carleton Young.

Là-bas, dans son cabinet de travail de Minneapolis, où journellement, par milliers, accourent les livres, il sourit doucement, doucement heureux au milieu de son peuple qui grandit...

Érudit, lettré fin, collectionneur avisé, ayant plus d'une fois fait son tour d'Europe, estimé et bien reçu par la plupart des souverains, fort apprécié de Carmen Sylva (la reine de Roumanie, qui l'honore d'une grande amitié), James Carleton Young ne s'en laisse remontrer ni sur la qualité d'une œuvre ni sur la valeur d'une personnalité et, recevoir de lui un appel en faveur de sa collection, constitue un brevet de gloire donné sous une forme courtoise, toujours la même, et qui ne saurait laisser insensible même les plus grands et les plus orgueilleux. Tous les écrivains en renom de l'Angleterre ont envoyé leurs livres à Minneapolis.

J.-M. de Hérédia, H. de Régnier, Anatole France, Pierre Loti, Sully Prudhomme, Coppée, Hervieu sont là, et aussi Zola, avec toute sa correspondance relative à sa candidature à l'Académie, et aussi des lettres inédites et des vers inconnus de Verlaine, des lettres de Balzac, de Flaubert. Le trésor merveilleux et unique augmente d'heure en heure. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et la Russie, offrent leurs contingents pressés. Il faudrait entendre M. James Carleton Young parler lui-même de la passion qui dévore son âme, voir le regard aigu s'illuminer, les mains se tendre, tout le visage s'affiner ; il faudrait pouvoir savourer l'anecdote qui fleurit autour de chaque nom illustre prononcé devant lui, connaître à travers son expérience claire et indulgente, le tempérament de chacun des écrivains auxquels il s'adresse, et qui, pour la plupart, deviennent ses amis, entraînés eux aussi dans le vertige de la brûlante vision ; il faudrait décrire l'effort et l'élan d'une ambition qui, au prime abord, paraît vague à force d'étendue, il faudrait tout dire enfin pour donner une idée exacte de cette entreprise sans pareille.

Un jour, aux jours des ballons dociles et éperdus, lorsque la terre à tous sera étroite et vite franchie, tous les penseurs de la terre iront en pèlerinage vers le Temple du Verbe écrit, vers la bibliothèque innombrable de Minneapolis, vers le royaume ardent et coloré du Roi du Livre. D'autres monarchies auront péri, la sienne restera debout, hors la ronde rouge des révolutions et des guerres et respectée du même respect que celui offert par Alexandre à la maison de Pindare.

Cl. Studia-Lux.

Endroit où se tient M. James Carleton Young.
(Un petit coin de la fameuse bibliothèque qui a des lieues de longueur et mille détours.)

Aussi ce titre de « Roi du Livre » est-il tout à fait cher à celui qui le porte, récompense ailée posée au-dessous de son labeur, de l'emploi si noble qu'il fait de sa fortune immense.

« Oui, je suis Roi, dit-il en riant, je le suis par la volonté de ceux qui, instinctivement, m'appellent ainsi, mais pourtant je me sens humble en face des chefs-d'œuvre qui habitent la vastitude de mon royaume. Je les revêts magnifiquement, et je les traite avec déférence et amour. »

Hélène VACARESCO.

M. Charles LAMY, dans « *Narcisse* »

M. Charles Lamy. — Narcisse. — Ier Tableau. — Narcisse. — IIe Tableau.

Théâtres à Côté

LES MATHURINS. — *Nono*, comédie en trois actes, de M. Sacha Guitry.

Les Mathurins ont rencontré le succès depuis longtemps attendu, non seulement le succès de franche et sereine gaîté, mais encore d'excellente littérature. C'est qu'ils sont de belle tenue et de maître développement, ces trois petits actes. Le premier se passe dans un cabinet particulier, où doivent se réunir Robert Chapelle, Jacques Valois et Nono, sa maîtresse. Robert, en avance, seul, croit avoir échappé à son vieux collage, Mme Weiss ; mais celle-ci arrive, qui vient faire une scène... et se fait éconduire. La venue de Nono promet une excellente soirée... quand un coup de téléphone appelle Valois au domicile paternel. Des folies pour Nono en sont la raison. Contre le paiement des dettes, le père Valois exige le départ de son fils pour l'Allemagne. Jacques, navré, confie donc Nono à Robert, avec mille recommandations — bien inutiles, car, déjà, Robert a plu à Nono et Nono à Robert, qui liquide le collage Weiss.

Le deuxième acte nous conduit aux environs de Trouville, dans la villa occupée par le couple. Nono s'ennuie. Son existence est trop calme. C'est gentil de s'aimer, certainement... Mais elle voudrait cela dans le mouvement, la fête. Elle dépense beaucoup d'argent, ce qui ne sourit guère à Robert, économe dans ses prodigalités. Il le lui dit. Mais une lettre de Jacques tombe en coup de foudre. Elle contient des subsides et annonce un prochain retour, retour qui se produit le soir même, la lettre ayant été retardée. Robert sera donc forcé de céder la place dans le large lit. Non. Mme Weiss apprend à Jacques la trahison de son ami, ce qui amène entre les deux hommes des explications... qui les décident à s'en remettre au choix de Nono. Mais Nono les trouve tous deux à son goût ! Le sort, seul, peut indiquer l'heureux amant. C'est Robert qui tire la courte paille.

« *Nitchevo* ». — Ier Tableau. — Avant l'explosion.

Au troisième acte, Nono apprend le genre de jeu qui l'a rendue à Robert. Elle en est légèrement froissée. Elle eût préféré que les deux hommes se battissent, c'est plus chic, et ça pose une femme. Cela n'indique pas grand amour et désillusionne passablement Robert, qui pense à rompre, à reprendre Mme Weiss — malheureusement en possession de tzigane. En vérité, Nono, autant que Robert, a des velléités de liberté : elle est possédée de Paris, de fête, de nuitées folles. Quand Robert lui dit de faire sa malle, elle a une telle joie qu'elle ne dissimule pas, lui saute au cou, reconnaissante. Et à l'instant même, seule, elle partirait... si Jacques, *venu en voisin*, ne la reprenait bien vite.

Pour son absolue perfection, cette délicieuse comédie se magnifia d'une interprétation de premier ordre, en prenant, pour *Nono*, le charme naïf

« *Nitchevo* ». — IIe Tableau. — Après l'explosion.

Clichés Studia-Lux.

« Chemin de Ronde. »

M. Brizard et Mlle Berengère.

« Aristide. »

Mlle Pierval. M. Bellières.

et pervers de Mme Blanche Toutain ; en empruntant à Mlle Delphine Renot l'épanouissante maîtrise (c'est ainsi qu'un rôle de second plan devient le premier) ; en donnant à Robert la désinvolture élégante et la sûreté finement comique de M. André Dubosc. Je cite, en m'associant à l'éloge, cette appréciation de M. Henry Bernstein, concernant M. Victor Boucher : « Charmant et surprenant de sincérité et d'exactitude ». Même le choix domestique se distingue en s'honorant des services de M. Renoux, valet de style, et de Mlle Suzanne Gallet, une jolie soubrette.

Puis, de votre serviteur, on donna *l'Hallali*, mimodrame que le public reçut avec faveur, intéressé par l'action très mouvementée et charmé par les plus jolis rythmes que conçut Albert Chantrier, une partition exquise, rendant tout avec sûreté d'expression : la colère, la joie, l'amour, tous les sentiments gracieux ou tragiques qu'il fallait souligner et développer. Voici l'argument : Une chasseresse séduite par la beauté d'un bohémien, dont la femme lui dit la bonne aventure, vient le retrouver à son campement. Le bohémien l'accueille dans le dessein de la voler. Il la vole, en effet, et, cravaché par elle, il l'étranglerait... si la femme survenant, croyant à une scène amoureuse, ne poignardait la chasseresse, cela au moment où sonne l'hallali, qui met les bohémiens en fuite.

De sa grâce hautaine, Mme Irma de Montigny para le rôle de Diane, dont elle fit bien ressortir le caractère frivole, passionné, comme elle traduisit les angoisses et l'agonie. A souhait apeurée, tendre et farouche se présenta Mme Suzanne Gallet (la femme). Très plaisant se montra le baron, M. Deville. Quant à M. Georges Wague (le bohémien), il fut... ce qu'il est toujours : le mime excellent, très clair et très précis, la perfection. Je tiens à signaler sa création de la *Poupée aux Chrysanthèmes*, dans laquelle il se distingua en compagnie de Mme Lucienne Guett, l'adorable mousmée du Théâtre-Royal.

LITTLE-PALACE. — *Narcisse*, comédie en deux actes, de MM. Paul et Georges Meylan. L'idée est neuve et très originale — et même farce — d'avoir mis à la scène cette histoire de laideur extrême devenant, pour celui qui en est affligé, un moyen de fortune. Narcisse est si laid, que personne ne veut l'employer, pas même un marchand d'asticots qui craint de voir fuir ses vermiceaux. — On ne veut pas de vous parce que vous avez l'air d'un singe... Eh bien ! devenez un vrai singe et exhibez-vous, je garantis votre avenir, dit un placier. Effectivement, Narcisse devient une sorte de *Consul*, est admiré, accaparé par des princesses exotiques, qui le choient... et l'excitent un jour si bellement, que l'anthropopithèque se retrouve un homme. Ainsi qu'il convient, la laideur de M. Charles Lamy est complète, comme son imitation simiesque, absolument. Son barnum, le joyeux Tauffenberger, pousse même l'audace jusqu'à le faire monter sur une bibliothèque — d'où Narcisse ne peut descendre qu'à l'aide d'une échelle. J'ai remarqué en plus d'une princesse russe amusante, Mme Lorza, un fantoche académique, dessiné par M. Sevestre et un garçon de bureau bien présenté par M. Remongin. J'oublie quelqu'un : une gentille paysanne, nommée Delise, qui a eu son petit succès.

GRAND-GUIGNOL. — C'est aux événements de Russie que se rapporte le nouveau drame de M. Jean Sartène, *Nitchevo*... Dans la révélation d'atrocités commises par divers personnages, cette pièce prépare l'explosion d'une bombe placée sous la salle où soupent des fonctionnaires coupables. Et tout saute, éclate, s'éventre, les murailles comme les corps — que l'on revoit pantelants. Succès d'horreur et de mise en scène, et bonne interprétation de Mlle Marcelle Bailly, de M. Bussy, de toutes et tous.

Quoique aucun évanouissement de spectatrice n'affirme le succès du *Chemin de Ronde*, j'ai plaisir à déclarer l'émotion délicate de la pièce de M. Robert de Flers.

C'est une idylle entre un soldat de garde et une détenue. Malgré le refus du soldat, Margot descend sur le chemin... et se prouvent bientôt de tendres sentiments. Quand survient la ronde, dont la venue affole le factionnaire, au point qu'il tire sur celle qu'il venait de posséder.

Le *Chemin de Ronde* se glorifie de l'interprétation de Mlle Berengère et de M. Brizard.

Une reprise d'*Aristide*, l'amusante comédie de MM. Max Maurey et Xavier Roux, la continuation de ce fou rire : *Un peu de musique*, et un lever de rideau, le *Coup des Bibelots*, de M. Montrel, complètent le spectacle.

Mlle Marie-Louise Derval, dans *Péril jaune*.

Clichés Studio-Lux

Mlle Irma de MONTIGNY, dans l'*Hallali*.
Toilette de REDFERN.

Dessin de A. Loir.

M. Rambert (Paul). — Mme Andrée Mégard (Lucienne). — M. Paulet (Michel).

« *Le Gardien de Square* ».

THÉATRE-ROYAL. — M. Edmond Guiraud, l'auteur de *Gardien de Square*, est un des jeunes dont le talent s'est tout récemment affirmé. En plus de l'originalité du sujet traité, il se recommande par la netteté des situations, la fermeté des caractères et la souplesse d'une dialectique très parisienne et très savoureuse. Telles sont les qualités qui président encore à la représentation de son nouvel ouvrage qui, je me hâte de le dire, a remporté le plus vif succès, non seulement parce que parfait, mais aussi admirablement soutenu et élégamment meublé. Qu'est-ce que le *Gardien de Square?* C'est un brave homme en uniforme, dont la mission est de veiller à la conservation du jardin, des parterres qui ne lui appartiennent pas, mais dont il partage la jouissance olfactive. Il est payé afin d'empêcher qu'on ne détériore. M. Guiraud a appliqué cette dénomination à un ami du collage Michel-Lucienne, Paul, qui agit en gardien vigilant, veillant sur Lucienne comme sur un jardin confié à sa sauvegarde, écartant tout déprédateur, quiconque s'avise de marcher sur les plates-bandes de l'union. Il est là, toujours là, prêt à intervenir, à faire une scène, sans s'apercevoir que Lucienne subit ses reproches parce que mue d'un tendre sentiment à son égard et coquette simplement à l'effet de le rendre jaloux. Elle joue si bien que notre Paul déconseille Michel d'épouser, et se fait éconduire. Alors il s'aperçoit que le parterre dont il écartait les voleurs recèle une rose tentante, au parfum assez grisant pour troubler une conscience méconnue... et, ma foi, en fait la cueillaison. — Lucienne, c'est le sourire inquiétant, la nonchalance morbide, toute la félinité que déploie Mme Andrée Mégard; Paul, c'est M. Rambert, insuffisant pour le rôle; Michel, M. Paulet, très placide.

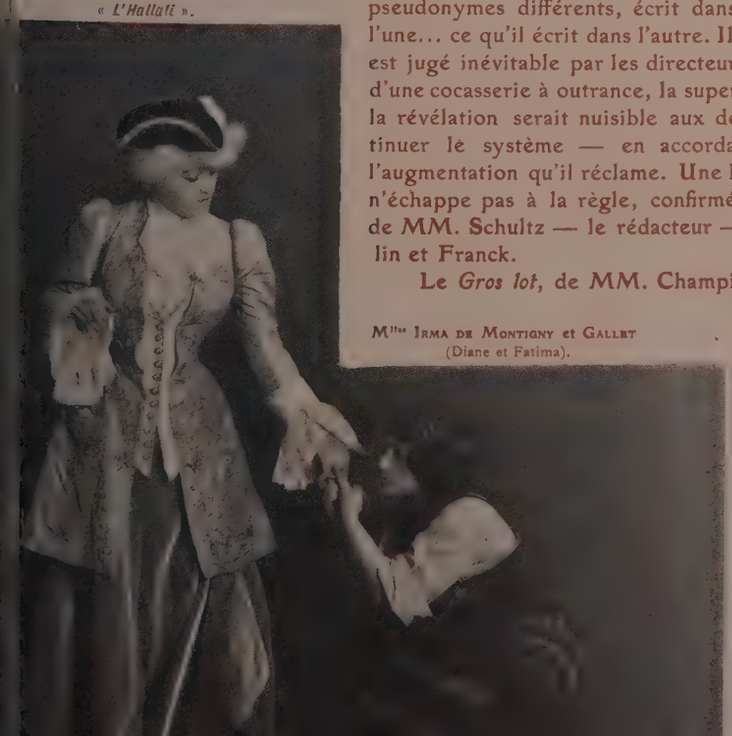
Le *Péril Jaune*, de M. Carolus Brio, parut en supplément à notre *Revue*. Nos lecteurs se souviennent de la gentille Arlette qui, ayant trompé son fiancé... sur la couleur de sa chevelure, continue, afin de plaire, la pratique du henné. Ses relations mystérieuses avec le coiffeur la font soupçonner d'adultère. C'est encore plus amusant à l'audition qu'à la lecture, davantage, car cette comédie est agréablement conduite par la charmante Mlle Marie-Louise Derval, M. Juvenet, jeune premier intéressant, et M. Fabert, comique de bon aloi.

Une aimable pantomime de M. Mathé, la *Zingara*, apporte une joliesse de plus au programme et permet d'applaudir Mlle Lucienne Guett et M. Paul Franck en leur collaboration très favorisée. Le reste va à l'*Agrach de Dieu*, c'est-à-dire vers la centième de cette bonne revue.

NOUVELLE-COMÉDIE. — La *Nuit rouge*, l'angoissant et beau drame de MM. de Lorde et Ch. Foley, et la *Rencontre*, de M. Mayrargue, donnent des loisirs à la Direction, qui a pu donner ses meilleurs soins à la nouvelle pièce de MM. Eugène Héros et Grandry, le *Chasseur de Canards*, scène de journalisme. Ce chasseur est un folliculaire qui, sous des pseudonymes différents, écrit dans plusieurs gazettes, critiquant dans l'une... ce qu'il écrit dans l'autre. Il se malmène si fortement, qu'un duel est jugé inévitable par les directeurs des feuilles. Après des pourparlers d'une cocasserie à outrance, la supercherie est découverte; mais, comme la révélation serait nuisible aux deux directions, on convient de continuer le système — en accordant au rédacteur si bien dédoublé l'augmentation qu'il réclame. Une bonne pièce est bien jouée; celle-ci n'échappe pas à la règle, confirmée par la fantaisie de Mlle Dartigue, de MM. Schultz — le rédacteur — Gouget, Richard, Launay, Hamelin et Franck.

M. Georges Wague, dans l'*Hallali*.

« *L'Hallali* ».



Mlles Irma de Montigny et Gallet (Diane et Fatima).

Le *Gros lot*, de MM. Champigny et Benech, est tirée de J. Moineaux et invite à l'hilarance. Cherami et Montempoivre ont gagné un gros lot dont ils ignorent la nature. Quand ils apprennent qu'il consiste en un miséreux confié à leur charge... ils s'en débarrassent en lui faisant épouser une jeune bonne. MM. Launay, Franck, Hamelin, Mmes Gaudy et Grandjean provoquent des surprises.

Henry FRANSOIS.

Clichés Studia-Lux.

M. Foottit (le compère II).

M. Simon (Mes Bottes).

M. William Burthey
(le compère I).

Mlle Marcelle Andrée
(Vendeuse du Printemps).

Mlle Kerville (une lumineuse).

Mlle Mariette Sully (la commère).

M. Foottit fils
(un sergent de ville).

CONCERTS & MUSIC-HALLS

La Revue des Folies-Bergère

C'est un éblouissement, un enchantement, une féerie, et jamais ces maîtres du décor et du costume que sont M. Menessier et M. Landolff ne trouvèrent des cadres plus jolis, ne composèrent des sertissures plus riches pour les conceptions avisées de cet autre maître de la Revue à spectacle qu'un parrain clairvoyant dota, dès le berceau, du prénom de Victor, dont M. de Cottens s'applique à ne pas démentir la prophétie prometteuse.

C'est là aussi une prise de possession brillante par M. Ruez de cette scène des Folies-Bergère où nous vîmes déjà, naguère, se dérouler tant de somptuosités.

Mais de telles merveilles perdent toujours à passer dans le récit. Plutôt que de les raconter, il vaut mieux les montrer. En de telles circonstances, il est judicieux que la plume cède le pas à l'objectif et que le texte se fasse tout petit pour laisser plus de place à l'illustration.

Donc, place à l'image ! nos lecteurs, j'en ai la ferme assurance, ne s'en plaindront pas.

G. F.

Mlle Anne Dancrey
(la reine Soleil)

Mlle Devassy
(Mlle Printemps).

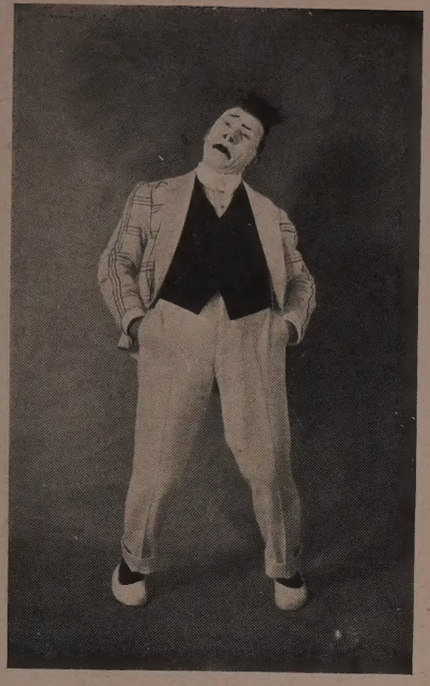
Brémonval (le Faune)

M. Curti, maître de ballet, enseigne un mouvement à Mlles Dorny (une acheteuse) et Lily (un papillon).

Mlle Drapier (une Espagnole).

Clichés Studia-Lux.

BLANCHE
Vénus).



M. FOOTTIT (l'Aréonaute).

(RTHEY
q).

M. W. BURTHEY
(Un Espagnol).

LONDINETTE D'ALAZA
(Une élégante).

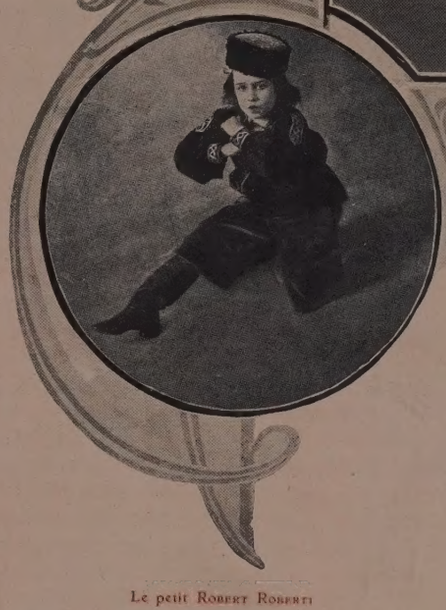
Mlle MADO-MINTI
(Le prince Japonais).

M. CURTI, maître de ballet,
indique une attitude à Mlle CODOLINI.

Clichés Studi

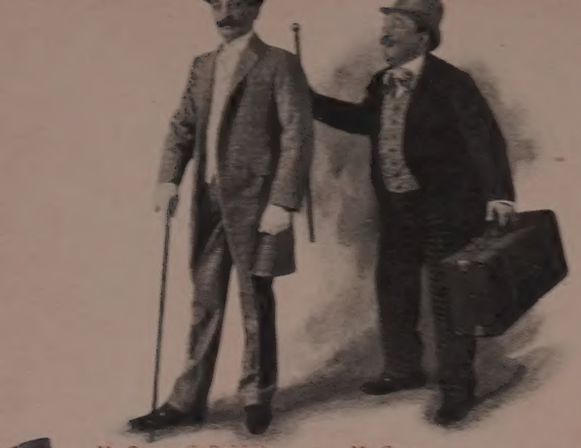
Mlle ANNE DA
(Le capitaine La

M. SULBAC (Narcisse).



Le petit ROBERT ROBERTI
(Danseur russe).

Mlle CHRISTINE K
(1er Chef de rayo



M. Chavat (le Parisien). M. Gibier (le Provincial).

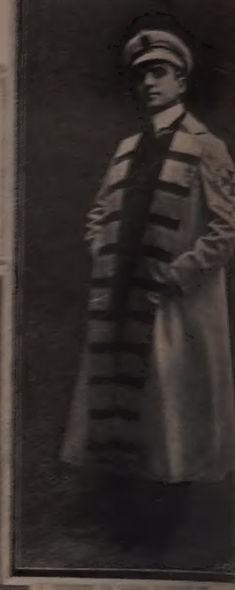
Le petit Robert Roberti. (Guerrero).

M. Chavat. M. Gibier.

Après la démonstration

Mlles Borelli et Fernande (Bébés).

M. Berettn, chef d'orchestre, fait des observations à Mlle Dancery.



La Re

des Folies-Berg

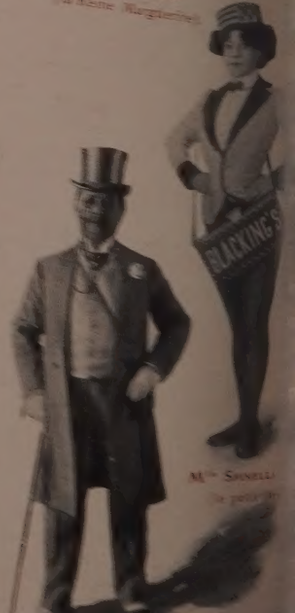
Mlle Dasson (l'Eglantine)

Mlle Dourny (une Plaisir)

Mlle Mado-Minty (l'Aurore).

Mlle Dinorah (Vénus).

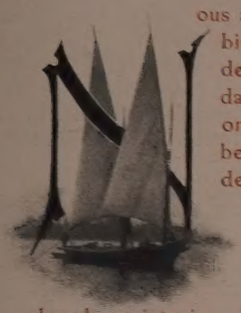
Mlle Prudhomme (la Reine Wagnérienne).



Mlle Sandelli (le petit)

Chronique des Sports

AVEC ET CONTRE LE VENT



Nous avons tous fait qui du vélo, qui de l'auto..., mais bientôt, tout comme les camelots aux enfants, on demandera : « Qui, qui n'a pas son ballon ? » Et dans les Champs-Élysées, pas demain évidemment, on verra régulièrement passer le dirigeable de la belle Mme Une Telle, suivi naturellement de celui de M. Z...

On regardera sans doute en l'air, pendant huit jours, un mois... et vogue le progrès, la navigation aérienne sera une chose acquise comme la vapeur et le pétrole. Hélas ! alors nous ne verrons plus nos belles élégantes s'allonger négligemment dans leur victoria... Tel joli profil trop vite aperçu, telle jolie pose qui faisait croire à une reine, fini, tout cela est remplacé par la vue, bien triste, d'un fond de nacelle ! Il est vrai qu'en se payant une heure de taximètre aérien, on aura probablement quelques compensations — dans les premiers temps au moins — en se promenant, le soir, à hauteur des étages élevés !

Nous avons eu, pour la fête de l'Aéro-Club, la plus belle, la plus grandiose manifestation à laquelle le sport *avec le vent* ait encore donné lieu. Vingt inscrits, seize partants de Paris et allant atterrir jusqu'en Bohême. Victoire pour les couleurs françaises, serrées de près par les couleurs espagnoles — ballon à ballon avec l'Espagne ; auto à auto avec l'Italie ; coude à coude avec l'Angleterre. Vive l'union latine et l'entente cordiale !

La question du *contre le vent* semble avoir fait un grand pas avec le dirigeable *Lebaudy*, qui, après un accident regrettable au camp de Châlons, interrompant une suite de performances remarquables, tant par la distance parcourue en droite ligne à chaque étape (près de 100 kil.), que par la vitesse de marche (près de 40 kil. à l'heure), est venu se poser dans notre grande forteresse de Toul... pour y faire son service militaire.

Il y a exécuté de merveilleuses ascensions — disons mieux — des tournées d'inspection des plus intéressantes, d'abord avec son équipage normal, le capitaine Juchmès et le mécanicien Rey, ensuite avec des « légumes de plus en plus grosses », jusqu'à transporter dans sa nacelle — le « César » civil de l'avant-dernier bateau... et sa fortune.

Et aujourd'hui, grâce à la générosité de M. Lebaudy, le voici définitivement incorporé dans la garnison de défense, à laquelle il est appelé à rendre de précieux services.

Après avoir lontemps tenu la corde, des minuscules *Santos-Dumont* au majuscule *Zeppelin*, le *moins lourd que l'air* semble devoir être rattrapé à bref délai par le *plus lourd que l'air*.

Travaillée dans le secret, comme par le capitaine *Ferber*, à Meudon, ou au grand jour et parfois non sans bluff, la question semble près d'aboutir. Et voici que Santos-Dumont lui-même s'inscrit pour le prix d'aviation *Deutsch-Archdeacon* (50,000 fr.) et construit un *hélicoptère*, muni d'un moteur de vingt-quatre chevaux, qui actionne deux hélices de sustentation tournant en sens contraire pour assurer la stabilité et capables de se hisser dans l'air en enlevant 150 kilog.

En Amérique, les frères *Wright*, marchands de cycles, ont construit un grand *aéroplane*, en forme de cerf-volant américain, qui vole à une vingtaine de mètres en l'air, tel un papillon, et qui aurait, dit-on, parcouru un cycle de 39 kilomètres.

Ajoutez à cela les essais heureux faits avec de grandes ailes de plumes à *Cambridge*, le navire aérien de l'ingénieur *Philippi* en forme de gros hanneton, dans les ailes étendues duquel tournent de grandes coupoles dont la rotation rapide crée à la surface supérieure une dépression capable, d'après l'inventeur, d'enlever des poids considérables..., etc., etc.

Et si vous n'avez pas l'espoir de vous envoler bientôt, c'est que vous êtes d'affreux sceptiques ! Un bon conseil, pourtant : attendez un peu avant de vouloir essayer vous-mêmes !

SPORTS MILITAIRES

Voici un sport antique qui se perfectionne agréablement tous les jours.

Autrefois... quand j'avais vingt ans... il se composait essentiellement de footing, de racing..., de shooting au fusil ou au canon, d'équitation et d'un peu d'escrime, de gymnastique, de natation, de boxe, de canne et de bâton... etc. Comme distractions de début, cela variait entre le talage prolongé et la mise à vif des parties charnues, sur une selle mal confortable, ou le collage de la peau des mains sur les ferrures du flingot, par les belles gelées de décembre.

Ce n'était pas assez d'avoir créé, depuis, les cyclistes et les automobilistes militaires, d'avoir organisé des équipes régimentaires de foot-ball et de tennis... Je suis gai, soyez gais ; il le faut, je le veux ! a dit le Ministre. Vlan ! c'est en musique qu'on ira chercher les bleus au débotté. Et allez donc ! on dînera au champagne, comme au Xe régiment d'infanterie ! Marche toujours ! après cela on aura un concert et une représentation théâtrale, comme au VIe escadron du train !

Ça n'est pas tout ! Le Ministre de... naguère... a demandé à présider le dîner des « Mille Regrets », et a profité de cette prise de contact avec l'élite des secrétaires généraux de nos théâtres parisiens, pour préparer l'organisation de représentations classiques dans les casernes, avec le concours des comédiens ordinaires... de sa Majesté... la France — et conférences explicatives par les gradés ! Et voilà Corneille mis à la portée de Lidoire et de Dumanet !

> ... Père du grand courage,
> Redis-nous ces leçons dont tu formais les cœurs,
> Redis-nous la patrie et refais-nous vainqueurs !

comme a dit Déroulede. C'est parfait. Art, Sport et Patrie ! Voilà la nouvelle devise du soldat français.

JEAN DYDE.

Les Tréteaux de la Mode

Les visites sont terminées, finies aussi les fastidieuses corvées du jour de l'An. Les théâtres reprennent leur élégante allure que la présence des potaches et des jeunes lycéennes avaient un peu transformée. Pour le soir, les toilettes claires sont seules admises et le contraste est piquant entre l'atmosphère humide et désagréable du dehors, rendant nécessaires, à la ville, les grands ulsters caoutchoutés, et la douce température des salles de spectacle, température rendue plus agréable encore par la mise des élégantes si printanièrement habillées des souples fourreaux de liberty, de mousseline, de dentelle ou de broderie.

On ne peut nier qu'il y ait eu un grand changement dans les modes du soir, en ces dernières années. Les tissus employés sont les mêmes qu'au temps de la belle saison. Les couleurs sont aussi pâles. Le velours, le satin, les damas épais sont réservés pour les robes de visite ou d'intérieur... et encore. Nombre de Parisiennes ont adopté le voile, le crêpe de Chine et toute la lyre des liberty souples, et s'y tiennent malgré les plus grands frimas.

La cause en est certainement due au confortable sans cesse grandissant de nos demeures, chauffées, dès le vestibule, au calorifère, et nous copions, sans nous en douter, les usages des pays septentrionaux où les femmes, sous leurs grandes pelisses de fourrures, n'ont jamais que des toilettes de mousseline et de dentelles arachnéennes. Ainsi, à Varsovie.

Ces robes vaporeuses, ces blancheurs ne sauraient être acompagnées de coiffures sévères. Les chapeaux de théâtre — toujours aussi volumineux, hélas, messieurs ! — empanachés de plumes aux tons mourants ou hardiment jonchés de fleurs, voient déserter les feutres épais ou les velours rigides. Le satin, si artistement tendu qu'il s'allège prodigieusement, est, à la rigueur, encore employé. On en fait des grandes capelines souples, ou de petits marquis très piquants.

Mais la nouveauté de cette semaine, c'est le crin, le délicieux crin, si léger, si souple, et qu'on obtient en nuances nouvelles d'une diversité infinie. Sur ce crin, ou plutôt sous la passe, un amoncellement de choux de tulle, blond pour la plupart...

Et ce tulle est léger, léger, mousseux... On dirait un rocher d'œufs à la neige. Cette garniture n'est pas faite pour plaire aux spectateurs voisins, j'en conviens, mais la mode est là, comme toujours, souveraine maîtresse. Sur ce crin, croqué en petits Louis XVI, des roses — minuscules ou grosses comme des choux — et aussi d'autres fleurs, dahlias, œillets ou baroques chrysanthèmes. On voit aussi des violettes, grosses comme des lys, et qui, pour la plupart, sont embaumées.

Quelle fortune pour dame Migraine, si la mode des fleurs odorantes, très agréable sur un manchon, dans un salon, où les visiteurs sont en petit nombre, mais fâcheuse, en tout autre endroit, allait s'implanter au théâtre !

Il est à souhaiter que le bon sens arrête cette fantaisie.

Mais, revenons à nos chapeaux... La toque plate est décidément en faveur, aussi bien pour la ville que le soir. Elle se porte à présent très inclinée en avant. Toute la garniture est en profil ou en cache-peigne, et je vous laisse à penser le luxe de fleurs et de tulle qu'on y dépense. Nous retournons tout doucement aux modes du Second Empire et ces petits chapeaux tombant sur le front et très enlevés en arrière évoquent le souvenir des belles lorettes qui se coiffaient ainsi... en 1860.

Pour la Côte d'Azur, on expédie journellement quantité de ces petits *polos* en paille rose, blanche, azurée, violine, dont les belles hirondelles de là-bas se parent, coquettement.

Mais ne nous laissons pas tenter par ces riantes et lointaines — hélas ! — perspectives. Revenons à nos théâtres parisiens, qui commencent à chômer en tant que nouveautés. Il ne faut pourtant pas passer sous silence les toilettes de Mlle Yahne, dans *Serge Panine*, qui étaient d'un modernisme adorable.

La première, en batiste rose, brodée blanc, le corsage-châle souligné d'un volant de malines.

La seconde, en robe de soirée d'étamine de voile argenté, d'un aspect métallique des plus réussis, posée sur un fond « évêque » foncé, pailleté de turquoises et d'argent. Le corsage très heureusement garni d'hortensia bleu.

A côté d'elle, Mme Jane Hading, toujours belle dans des robes qui n'appartiennent qu'à elle, tant elle s'occupe peu de la mode, et ne cherche à harmoniser que sa seule beauté.

Quatre toilettes, quatre merveilles ! Velours noir brodé de jais et garni d'un seul effilé, de jais également ; robe de drap violet, tout aussi sobre ; toilette blanche semée de fleurs, enfin, celle qui a remporté tous les suffrages féminins, en velours et drap loutre, brodée ton sur ton de chenille. Les manches en mousseline de soie, très amples, et d'un mouvement retombant comme les ailes d'un pauvre oiseau blessé... C'est de la mode phychologique, de la mode d'art, et Redfern, le signataire de ces jolies choses, s'est montré digne de la grande artiste qu'il habillait.

Dans un petit théâtre d'à côté, fertile en *vedettes*, nous avons aussi admiré des robes parfaitement délicieuses, portées par Mme Andrée Mégard, mais la place me manque pour les détailler comme elles le méritent. C'est un plaisir que je me donnerai à la prochaine chronique.

ALINE GRENET.

Petite Correspondance. — *Une amie de Frontin :* La sève sourcilière est infaillible. Adressez votre commande *Parfumerie Ninon*, 31, rue du Quatre-Septembre, Paris, et vous aurez de nouveau le chaud regard doucement ombragé qui vous sied.

Livres à Lire

Fred, la ravissante pièce de MM. GERMAIN et TRÉBOR, jouée avec tant de succès au Théâtre-Molière, est éditée chez FASQUELLE. Nul doute que *Fred* ne rencontre en librairie le même bon accueil qu'il eut au théâtre.

Chez CALMANN-LÉVY : la *Loi de pardon*, de M. Maurice LANDAY, représentée au Théâtre-Trianon ; les *Oberlé*, le drame émouvant que M. Edmond HARAUCOURT a tiré du beau roman patriotique de M. René BAZIN.

L'éditeur FASQUELLE vient de réunir sous ce titre : *Idées contemporaines*, quelques-uns des remarquables discours qui assurèrent la haute réputation d'homme politique et de sûr lettré de M. Raymond POINCARÉ.

Après la *Machine à explorer le Temps* et la *Guerre des Mondes*, les *Premiers Hommes dans la Lune* et *Place aux Géants*, etc., la Librairie du MERCURE DE FRANCE publie *Quand le Dormeur s'éveillera*, prestigieux roman où l'imagination de WELLS se joue encore une fois dans le fantastique. Son *Dormeur* s'éveille au vingt-deuxième siècle, maître du monde, et il se trouve immédiatement emporté dans un tourbillon d'événements étranges et de situations tragiquement poignantes.

Le second volume : Les *Mémoires sur l'Impératrice Joséphine*, témoigne une fois encore que l'éditeur FAYARD a su faire d'une œuvre artistique un livre à la portée de tous. Tiré sur beau papier couché, contenant 160 pages à deux colonnes, une centaine d'estampes merveilleuses, l'ouvrage est mis en vente, à un prix fait pour surprendre par son extrême bon marché. (1 fr. 50 le volume broché, 1 fr. 90 franco) — (2 fr. 25 le volume relié toile, fers spéciaux 2 fr. 75 franco). Arthème FAYARD, éditeur de la *Modern-Bibliothèque*, 78, boulevard Saint-Michel, Paris.

M. René DOUMIC vient de donner, en librairie, une très intéressante *Etude sur la littérature française*.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.